

SOMMAIRE

- 2 Brèves de comptoir (et d'ailleurs)
- 3 Les hêtres à terre **Débat**
- 4 Le printemps des lycéens **Echos de la lutte anti CPE**
- 5 Quel développement durable pour le Plateau ?
- 6 Des journaux sans journalistes **Creuse Citron, L'Herbe folle, le Piaf**
- 8 Echos des assises du Limousin
Bouillie participative **Quand la Haute-Vienne consulte ses habitants**
- 9 Initiatives / Lutte **Mémoire à vif, CESEDA**
- 10 Marcelle Delpastre **Un itinéraire du local à l'universel**
- 12 Hommage à Guingouin **Par Armand Gatti**
- 13 Perquisition **Par Henri Nanot**
- 14 Lu et approuvé **Notes de lecture**
- 15 Agenda
- 16 Pêches subtiles **Pierre Bergounioux**

SZOL

INDISPENSABLE POUR NOTRE
SANTÉ (MENTALE)



Manuel Gracia

12 ET 13 MAI
SALON DES
MEDIAS LIBRES

DOSSIER PRESSE ALTERNATIVE

Autour d'IPNS

Le samedi 11 mars avait lieu le repas de soutien d'IPNS qui a réunit une quarantaine de convives, dont une vingtaine s'était retrouvée auparavant pour échanger sur le journal.

Cette réunion a permis de repréciser les objectifs du journal, mais c'est beaucoup de sa diffusion que nous avons parlée. Des idées ont été soumises pour faire connaître IPNS là où il ne l'est pas. Pourquoi pas un stand sur des marchés ? Un mailing auprès des abonnés qui oublient de retourner à temps leurs bulletins de réabonnement ?

L'équipe du journal a insisté sur deux choses : dire aux acheteurs d'IPNS chez les marchands de journaux de s'abonner et continuer à faire fonctionner le bouche à oreille - meilleure publicité qui soit.

Concernant son contenu, nous rappelons qu'IPNS n'est pas "un journal de journalistes" (cf. page 6 de ce numéro) et que tout un chacun, lecteur, habitant, voisin, etc. peut se saisir de cet outil pour communiquer ce qu'il a à dire à ses concitoyens.

L'équipe d'IPNS en profite pour remercier tous ceux qui participèrent à cette journée et les 161 personnes qui, à ce jour, ont collaboré à la réalisation du journal. Quand on sait que l'ensemble des numéros représente exactement 236 pages, cela montre bien qu'à IPNS la parole est vraiment partagée et plurielle ! Alors, à vos plumes !



BREVES DE COMPTOIR

j'sais pas si vous êtes au courant, mais l'Europe est en train de nous pondre une nouvelle directive pas piquée des vers : "ils" vont déréglementer la filière Bio, mesures simplifiées, fini le label AB !



c'est pas possible !

si... si..., vous allez voir, des pesticides seront autorisés, "on" assouplit les modes de production, "on" aura le droit d'y incorporer jusqu'à 0,9% d'OGM !!



mais y se foutent de nous !

bien sûr qu'ils se foutent de nous, y vont trouver le moyen d'autoriser le OGM en Europe et vous allez voir la directive Bolkenstein va revenir par la petite porte !



NON ! y vont pas oser !

et si ! mon pauvre ! Bon vous reprenez un petit coup de rouge ?



D'accord, sauvons les viti-culteurs !

m. bernard

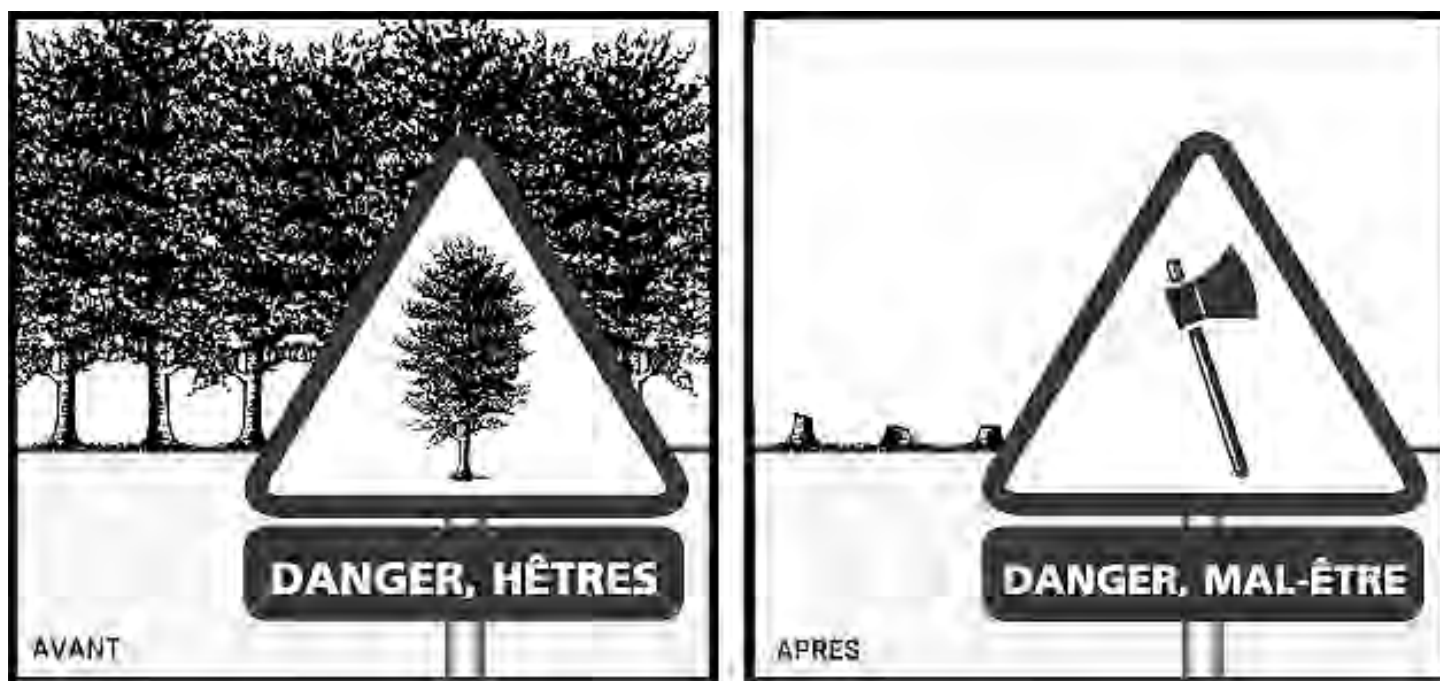
Immonde Poubelle Nageant Sagement

Je l'ai découverte en novembre 2004 lors d'une de mes promenade favorite. A cette époque de l'année le lac commence à bien baisser et laisse apparaître une ancienne digue en pierre sur laquelle viennent se poser une foule de hérons. Mais ce jour là les "fameux 1000 hectares d'eau calme" n'étaient qu'un croassement continu (ambiance mouettes autour d'un chalutier qui rentre au port) sauf que là c'était des corbeaux ! En effet la poubelle a été jetée pleine ! et l'on pouvait admirer sa traînée d'ordures de 50 mètres sur un sable vaseux immaculé. Malheureusement je n'avais pas d'appareil photo alors j'y suis retourné en décembre 2005 et... elle était toujours là.

NICOLAS LAMIELLE



Quand on détruit le patrimoine emblématique du parc régional de Millevaches



Les hêtres à terre

Pour les amoureux du patrimoine naturel identitaire, il n'y a pas de mot assez fort pour stigmatiser la sottise, l'incurie et l'insondable indifférence à l'esthétisme du paysage, de tous ceux qui ont ordonné le chantier d'abattage des hêtres sur la "route de Paris" entre Millevaches et le carrefour de Peyrelevade.

Ce sont pas moins de 560 géants quasi bicentennaires qui vont tomber comme de vulgaires quilles à l'orée de ce printemps 2006 ! Cinq cent soixante arbres emblématiques des peuplements forestiers et des anciennes voies du tout jeune Parc naturel régional de Millevaches.

Les premières dizaines étaient déjà au sol ce 7 mars 2006 et tout un chacun a pu constater la belle santé de ces feuillus dont le bois est compact et la sève montante généreuse.

Quand on sait que le vice-président du Syndicat mixte qui gère le PNR est aussi vice-président du Conseil général de la Corrèze chargé de l'environnement, on se demande à quel saint se vouer pour que cesse le massacre à la tronçonneuse.

Plus encore, quand il est de notoriété que ce même homme est très soucieux des chartes paysagères cantonales et très attaché aux symboles de l'identité du territoire du Parc. Quelle erreur Monsieur Pérol, quelle honte !

Ces arbres en voûte dont les basses branches posaient problème à la circulation des camions – heureusement encore peu nombreux sur cette voie – avaient été émondés avec beaucoup de soin il y a quelques années seulement. Ce travail de "jardinage" fort réussi avait simplement élargi un peu plus leurs imposantes silhouettes. On jurait alors qu'on ne les abattrait pas de

sitôt ! Le double alignement formidable des piliers gris sous la haute voûte des frondaisons à l'ombre propice imposait un sentiment de respect mêlé d'une agréable émotion esthétique.

Cette voie, ainsi "murée", avait du caractère, de la gueule. Poursuivez vers la Creuse, là où les hêtres ont déjà été abattus, vous trouverez une route banale aux abords insipides, encadrée de sapinières plus ou moins exploitées avec leurs andains chaotiques, de haies mal entretenues et de prairies agricoles engraisées. Une route triste, mal calibrée, au revêtement dégradé, qui file, morne et ondulante, sans même offrir de panoramas lointains...

Sous le choc de cette agression délibérée faite au patrimoine commun, on apprend que ces hêtres étaient devenus dangereux et qu'il en allait désormais de la responsabilité du département en terme de sécurité routière. Sachant que nous avons en Corrèze l'un des réseaux routiers les plus denses de France, gageons que les chantiers d'abattage vont aller bon train pendant des décennies ! A qui veut-on faire gober pareil alibi ? Décidément, au Pays de l'Arbre et l'Eau, ni l'un ni l'autre de ces éléments patrimoniaux ne sont à la fête !

Que n'a-t-on classé cette voie au titre des sites remarquables du Parc, messieurs les gestionnaires, mesdames et messieurs de la Direction régionale de l'environnement et de la commission des sites.

Que n'a-t-on établi, comme dans les Hauts de Seine en région parisienne, un inventaire des arbres et sites arborés remarquables, département où pas moins de 4000 sujets ont ainsi été répertoriés et protégés !

Que n'a-t-on consulté le Conseil de Valorisation du PNR

où les usagers de la vieille voie et la société civile dans son ensemble sont solidement représentés !

Que n'a-t-on enfin mis en œuvre un programme de jardinage et de suivi de ces bordures patrimoniales, même coûteux, pour préserver le bien commun, et rassurer les épiciers et les plaideurs qui nous administrent enfermés dans une conception étroite et tatillonne de la responsabilité !

J'avais 20 ans quand j'ai découvert cette route sous voûte de frondaisons. A ma connaissance ces hêtres "n'ont fait que très peu de victimes" selon la sinistre formule qui veut que l'arbre soit le tueur.

J'espérais alors qu'on retracerait un jour une autre voie, ailleurs, plus large, plus roulante ; la place ne manque pas et le terrain n'est pas cher. J'espérais même qu'on arracherait le macadam pour offrir aux promeneurs du plateau quelques centaines de mètres de piste en sable d'arène sur lesquels auraient dansé les monnaies dorées du soleil, aux beaux jours ; ou bien un long tunnel à l'haleine verte et légère, toujours un peu brumeuse, dans lequel on aurait baguenaudé avec délice au printemps ; ou encore une de ces longues neufs mordorées de l'automne du plateau que l'on ne trouve plus que très rarement ailleurs.

Je ne vous salue pas, messieurs les administrateurs, et m'autorise même à vous traiter de sagouins malgré vos titres et vos fonctions très respectables.

DANIEL SOULARUE

Responsable associatif corrézien (Président de Corrèze Environnement et vice président du CREN Limousin).

Corrèze Environnement

Corrèze Environnement est une fédération qui regroupe de nombreuses associations de protection de la nature et de l'environnement. Protéger, étudier, informer, sensibiliser, éduquer, former, agir, sont les maîtres mots de ces militants de l'environnement. Investis dans plusieurs luttes et chantiers en Corrèze, ils manient parfois l'humour avec férocité, comme dans leur dernier tract où ils proposent un "tourisme quatre étoiles" "au cœur de la Corrèze-nature printanière et verdoyante" avec ce slogan : "Refaites vous une santé, plongez dans la campagne !". Et d'égrener quelques dossiers chauds actuellement à l'ordre du jour dans le département : "Sous quel incinérateur passer vos vacances à déguster leurs granulés de métaux lourds (deux au choix) ? Dans quel chemin de rando effondré irez-vous patauger ? (passages motorisés)".

Poursuivant dans la même veine ils conseillent quelques visites : "Chantiers d'abattage forestiers : cure désertique du parc naturel régional. Imperméabilisation des zones humides (ZAC) - choisissez la saison des pluies, inondations assurées !" ou encore : "dynamitage d'une zone karstique (aéroport de Brive)" et "baignades aux algues bleues garanties". Pour les repas ils interrogent : "A l'ombre de quel nuage chimique pomicole choisirez-vous de pique-niquer ?".

CONTACT : CORRÈZE ENVIRONNEMENT, 05 55 25 76 33. MEL : correezenvironnement@free.fr



Le mouvement anti-CPE a dominé l'actualité du mois de mars. A Limoges comme partout en France, les lycéens étaient parmi les plus actifs, découvrant la lutte politique ou renouant avec, pour ceux qui s'étaient investis l'an dernier dans l'opposition à la loi Fillon. Une lycéenne du plateau, en première au lycée Suzanne Valadon et interne à Limoges, nous a confié ses photos et raconte le quotidien de son engagement contre le CPE et "la loi pour l'égalité des chances".

Le printemps des lycéens

Débuts

"Le mouvement anti-CPE était déjà bien lancé à la fac de lettres et les étudiants en grève ont fait passer par une copine de Renoir des tracts qui expliquaient leur position. On est allé les voir et avec un copain de ma classe, on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose. On voulait faire bouger Valadon, et pour commencer informer tous les lycéens, leur expliquer que CPE ça ne voulait pas dire conseiller principal d'éducation, mais contrat première embauche. Valadon, c'est dur à faire bouger, car il y a une trop grande part de j'men-foustisme et trop de sécheurs. Dans les autres lycées il y a des meneurs qui sont à la LCR ou au MJS, mais ce n'est pas le cas ici.

On a décidé qu'il fallait faire une AG pour donner de l'information sur le sujet et nous sommes allés tous les deux rencontrer le principal pour lui demander de mettre une salle à notre disposition pour organiser une conférence débat. C'était le jeudi 9 mars. Le lendemain on a eu l'accord de la direction et l'après midi on a rédigé un tract qui appelait à une AG le lundi suivant.

Le lundi 13 mars, de 12h à 14h a eu lieu cette conférence débat. On était une centaine. C'est nous qui animions. Il y avait déjà quelques lycéens qui parlaient de bloquer le lycée et on a fait passer une liste pour que ceux qui étaient prêts à nous

aider pour de futures actions de sensibilisation et éventuellement un blocage, s'inscrivent. Il y avait une quarantaine de noms. En fin d'après midi on s'est retrouvé une douzaine pour rédiger un tract. Les terminales arts plastiques ont fait des caricatures et un copain a passé la nuit à les scanner et à maquetter le tract qui a été tiré à 1500 exemplaires. Ceux qui avaient donné leurs coordonnées les ont ensuite distribués.



Les premières occupations ont commencé dès le jeudi. Le soir ils sont allés squatter Renoir et ont dormi dans le hall d'entrée avec des sacs de couchage"

Les Assemblées générales

"Les blocages, on les décide en Assemblée Générale. Au début on faisait les AG dehors devant le lycée, puis ensuite dans le hall. Ça a lieu le matin à 8 heures, c'est-à-dire quand tout le monde arrive. C'est le meilleur moment pour capter l'attention des lycéens.

Dans le hall il y a comme une estrade, ceux qui prennent la parole montent dessus pour que tout le monde les voit et puisse les entendre. On a un mégaphone et chaque personne qui veut s'exprimer parle dans le mégaphone. C'est un peu compliqué mais on y arrive. Une AG ça se déroule en trois temps. D'abord on fait le bilan du mouvement, au niveau national, puis au niveau local. Ensuite il y a un débat. Chacun dit ce qu'il en pense, ce qu'il propose, les opinions sont respectées même si elles divergent. Ensuite, troisième temps, on recense les propositions et on vote. En général on a le choix entre blocage total, blocage partiel (c'est-à-dire qu'on ne bloque que le lycée que les jours de manifestations) ou arrêt du blocage. Au début le vote avait lieu à main levée. Ensuite on l'a fait à bulletin secret.

En AG on est jusqu'à 800 et le vote dure longtemps. Chacun met son bulletin et on fait une croix au marqueur sur la main de ceux qui ont voté, histoire que les mêmes ne votent pas deux fois. J'aime autant te dire



que le dépouillement est encore plus long. Lorsqu'on a décidé du blocage après un vote à bulletin secret, il y avait 51% pour le blocage total, 38% pour le blocage partiel et 10% contre. Le blocage est reconductible tous les deux jours et est donc remis au vote à une nouvelle AG".

Les blocages

"Moi je ne dors plus à l'internat depuis le début du mouvement. C'est une copine qui habite Limoges qui m'héberge. Il y a une solidarité entre les bloqueurs malgré des divergences d'opinion parfois. On se lève vers 4h30 du matin pour être devant le lycée vers 5h, 5h et quart. On est une dizaine et on se sépare pour bloquer chacune des trois entrées de Valadon : l'entrée principale par où passent les élèves, l'entrée du parking des profs et celle par où arrivent d'autres personnels de service. On met les poubelles en barricade

devant les grilles, ou des bancs pour empêcher de passer et on se poste devant pour expliquer ce qu'on fait et donner les raisons de notre opposition au CPE.

Les premiers agents d'entretien arrivent vers 6h. En général ils sont compréhensifs et nous soutiennent plutôt. Il y en a même qui nous apportent du café et des croissants. Le chef des agents gueule, il prévient la direction, mais, comme on reste à bloquer, le personnel ne peut que retourner chez lui. Une fois il y en a eu un qui a forcé le passage, on n'a pas pu l'empêcher de passer mais on est resté fermes. Parfois il y a des profs qui essaient de passer par derrière ou qui s'énervent. En général on explique et on parle et ils sont plutôt coopératifs. On est plutôt soutenus. A Valadon on essaie toujours de discuter avec les professeurs, d'expliquer nos actions et d'être à l'écoute d'autres propositions.

A 7h30 les équipes de bloqueurs s'étoffent et on se retrouve une quarantaine. Et à 8h on fait les AG.

On est de mieux en mieux organisés. Mais on en a un peu marre que ce soit toujours les mêmes qui s'y collent. En AG on est 800 et puis dès que l'AG est terminée il n'y a plus personne. La majorité rentre chez elle et c'est les trente ou quarante mêmes qui restent pour assurer le blocage. Il n'y a même pas de roulement malgré le tableau de présence qu'on a établi. Le blocage se déroule comme ça toute la journée jusqu'à 18h.

Jeudi 6 avril on a dit que si il y avait moins de 70 lycéens qui étaient prêts à venir participer aux blocages, on ne ferait plus que des blocages partiels. Et comme c'est ce qui s'est passé, on a donc décidé de ne plus faire que des blocages partiels. Ça faisait un mois que le lycée était occupé et que les cours ne pouvaient plus avoir

lieu. Mais ça ne veut pas dire que le mouvement s'arrête.

Bloquer un lycée ce n'est pas évident : c'est pas pareil qu'une fac. Nous ne sommes pas majeurs, il peut y avoir des sanctions et les examens ne peuvent pas être repoussés.

On revendique toujours la même chose : la suppression du CPE, du CNE et de la "loi pour l'égalité des chances" qui porte pourtant un beau titre !".



PROPOS RECUEILLIS LE DIMANCHE 9 AVRIL 2006
AUPRES DE CLEMENCE DAVIGO.
PHOTOS : CLEMENCE DAVIGO

Quel développement durable pour le plateau ?

Sylvie Méray, originaire du plateau, a réalisé l'an dernier un mémoire de maîtrise de géographie sur le thème des néo-ruraux sur le plateau de Millevaches. Forte de son enquête sur le terrain pendant plusieurs mois, elle réagit ici au débat sur le développement durable présenté dans notre dernier numéro entre Georges Pérol et Jean François Pressicaud (cf. IPNS n°14, page 5).

Que dire de la notion de développement durable si ce n'est qu'elle est trop souvent mal définie et que très peu de gens en comprennent le sens. Il semble, après lecture de l'article de Jean-François Pressicaud dans le dernier numéro d'IPNS, que ce soit malheureusement le cas de Georges Pérol. Cela m'attriste fortement, d'autant plus au vu des fonctions occupées par ce Monsieur. Il est évident que le développement durable ne peut s'assimiler à une "économie durable". Un territoire ne peut se résumer à sa simple composante économique. Bien qu'il soit certain qu'il doit être viable économiquement pour pouvoir fonctionner correctement, il n'en reste pas moins qu'il existe essentiellement parce que ses habitants se l'approprient. Et ce phénomène d'appropriation passe avant tout par un dynamisme social et culturel avéré, ainsi que par une véritable sensibilité environnementale. Il me paraît insensé que le Vice Président du Conseil Général de la Corrèze et du Parc Naturel Régional de Millevaches en Limousin n'en ait pas pris conscience.

La suite de l'article est édifiante. Cet homme d'expérience, possédant une influence conséquente du fait de ses fonctions, en vient à opérer, à l'échelle du département de la Corrèze, une distinction territoriale digne d'intérêt. Selon lui, seuls les territoires qui, à l'heure actuelle, disposent d'un potentiel de croissance économique à court terme, vont être amenés à se développer. D'emblée, deux questions me sont venues à l'esprit : quel avenir réserve-t-il pour les autres territoires, et notamment celui du Plateau de Millevaches ? En outre, en quoi peut-on appliquer l'adjectif durable à ce type de développement, ou plutôt à ce type d'économie, pour reprendre l'expression de l'intéressé ?

M. Pressicaud semble s'être posé les mêmes questions que moi, ce qui me rassure fortement. Je ne suis pas seule à rester perplexe devant l'avenir que nous proposent de telles personnes. Le fatalisme évident dont Monsieur Pérol fait preuve à l'égard du Plateau de Millevaches ne risque pas de servir son territoire. Ce genre d'attitude freine, justement, un certain développement qui, comme le précisait J.-F. Pressicaud, n'apparaît pas encore dans les statistiques. Quoique cela ne soit pas si sûr.

L'arrivée de nouvelles populations : un phénomène grandissant et durable

Des études ont été récemment menées sur un phénomène grandissant : l'arrivée de nouvelles populations dans les milieux ruraux profonds. La question de l'habiter est, pour nos sociétés modernes, une problématique essentielle. En effet le lieu, le cadre de vie ont sensiblement pris de l'importance dans les mentalités actuelles. C'est son lieu de vie qui, de plus en plus, détermine le bien-être d'une famille. Elle prend soin de bien le choisir selon ses aspirations. Actuellement, une tendance générale voudrait que ce soit vers le milieu rural que se tournent principalement les désirs résidentiels : à distance de la ville, il semble offrir des espaces vides, quasiment vierges, infinis. L'ampleur de ce "retour à la terre", comme on l'appelle parfois, dépasse dans bien des régions le niveau d'un simple phénomène épisodique. Une enquête IPSOS réalisée en juin 2003 et se basant sur la définition statistique de l'INSEE (est considérée comme néo-rurale toute personne habitant la commune depuis moins de 5 ans et dont le précédent lieu de résidence se situait à plus de 50 kilomètres) a dénombré plus de deux millions de néo-ruraux. Des estimations plus anciennes ont montré que dans la période intercensitaire 1982-1990, environ deux millions de

personnes s'étaient aussi installées en milieu rural. Il est bien entendu très difficile d'obtenir des chiffres concrets, précis, sur l'ampleur de la mouvance néo-rurale. Mais nous ne pouvons, sous ce prétexte, faire abstraction de cette réalité : le néo-ruralisme est un phénomène de société de plus en plus marqué et marquant. Il alimente de nombreux articles de journaux. Il révèle notre changement de regard sur la campagne, sur le monde rural. Il est le témoin du rêve entretenu par beaucoup de se "mettre au vert".

L'arrivée de populations nouvelles sur le Plateau de



Millevaches, et dans la région, n'est pas un phénomène nouveau, mais son accentuation est récente. Ce phénomène permet, depuis peu, de combler un tant soit peu le déficit démographique que l'on observe en Limousin. Ces nouveaux arrivants sont d'autant plus intéressants qu'ils sont jeunes : jeunes parents, jeunes actifs, etc. Bernard Kayser, grand spécialiste des milieux ruraux et de la mouvance néo-rurale, écrivait déjà en 1989 : "Ce qui est sûr, c'est que la concomitance, au moins approximative, du renversement démographique dans la plupart des pays industriels oblige à y voir bien plus qu'un phénomène superficiel ou passager. Ce qui est sûr, de la même façon, c'est que l'inclusion, dans l'ensemble touché par ce processus, de zones et lieux très dispersés et différenciés fait de ce qui pourrait apparaître localement comme accidentel un véritable phénomène sociétal".

Pour un développement social et culturel

Du fait de son importance, le phénomène néo-rural ne reste donc pas sans impact sur les territoires concernés par de nombreuses installations. Il présente l'intérêt de contribuer à la revitalisation de régions rurales souvent vidées de leur substance par un exode rural séculaire et, progressivement, transforme assez profondément les mentalités et les conditions de vie dans ces régions dont certaines semblaient jusqu'à maintenant vouées à une désertification sans recours. Néanmoins, il a trop longtemps été considéré comme marginal, notamment par l'Etat, les régions, les com-

munes. Encore maintenant, beaucoup d'hommes politiques, de tous niveaux et de tous bords, ont du mal à en saisir l'importance.

L'arrivée de nouvelles populations et activités constitue un réel enjeu pour l'avenir de ces territoires. Or, il est nécessaire d'appuyer sur le fait que plusieurs problèmes globaux subsistent quant à la mise en place d'une politique d'accueil globale et efficace. Selon moi, le rôle des collectivités territoriales est majeur. Sans elles, seules quelques actions à petite échelle, provenant d'initiatives locales, peuvent être entreprises. Il faut donc qu'elles se sentent de plus en plus impliquées dans ces problématiques d'accueil et qu'elles surmontent plusieurs écueils. Un engagement volontaire et dynamique de la part des collectivités territoriales semble indispensable. Il faut lutter contre l'immobilisme, et le fatalisme, des administrations et des élus. La situation même du territoire lui impose de se donner les moyens de mener une action déterminée et efficace. Pour cela, il faut que les administrations croient en un bel avenir possible pour le Plateau de Millevaches, en un potentiel de développement de la région qui mérite d'être exploité. Sans cette croyance, il y a peu de chance que les acteurs se sentent concernés par l'avenir de leur territoire.

En outre, il me semble utile de revenir sur le fait que ce potentiel de développement ne doit pas être perçu comme un développement économique. Au contraire, il serait préférable de miser sur un développement social et culturel du territoire, fondé sur une démarche de préservation de l'environnement et ce, pour deux raisons : les espaces naturels constituent un capital non négligeable, qui peut constituer une solide base dans la construction d'un développement économique respectueux des milieux environnants ; de plus, c'est en misant sur l'accueil de nouveaux habitants, la consolidation de la solidarité entre personnes, l'extension du tissu associatif et la valorisation du patrimoine culturel, qu'il sera possible de renforcer le sentiment de bien-être des habitants. Et c'est bien ce sentiment qui, conditionnant la sensation d'appartenance à un territoire, permet de faire vivre ce même espace, que l'on peut alors qualifier d'"espace vécu", selon l'expression d'Armand Frémont, géographe émérite. Comment qualifier un territoire qui vit si ce n'est de développé ? Et je mets au défi M. Pérol de m'affirmer que le Plateau de Millevaches n'est pas un territoire plein de vie.

Oser se détacher de l'idéologie capitaliste prégnante afin d'imaginer un développement centré sur le bien-être des populations et intégrant, de fait, trois dimensions : sociale, environnementale et économique, c'est cela le développement durable, et certainement pas, comme voudraient nous faire croire certaines personnes, l'application de la logique capitaliste accompagnée de quelques actions à visée pseudo environnementaliste qui aboutissent bien plus souvent à figer les paysages plutôt qu'à les préserver.

SYLVIE MÉRAY

Sylvie Méray est l'auteur d'un mémoire de maîtrise de géographie intitulé : "L'accueil, enjeu de revitalisation des territoires ruraux profonds. L'exemple du plateau de Millevaches" (2005 - Université de Paris I Sorbonne).

IPNS, Creuse Citron, L'Herbe folle, le PIAF...

Des journaux sans journalistes

Le samedi 13 mai se déroulera en Corrèze, à Chanteix, le premier salon des médias libres. Libres par rapport à quoi ? Indépendants jusqu'où ? Avant de débattre et échanger autour de ces questions comme le promet cette manifestation, IPNS a demandé à Creuse Citron, L'Herbe folle et le PIAF de se présenter. Réalisés bénévolement et diffusés de manière militante, ces canards "alternatifs" représentent, non pas une "alternative" aux médias dominants, mais plutôt des démarches de (re)prise de parole citoyenne, contestataire, critique ou ... poétique. Nous leur avons posé les trois mêmes questions.

Creuse Citron

Journal de la Creuse libertaire

Comment définiriez-vous votre journal ?

Notre journal peut être défini par ce qui est écrit juste sous son titre : "journal de la Creuse libertaire". C'est une publication qui, en très grande partie, s'appuie sur l'analyse politique libertaire ou anarchiste à tous les niveaux : culturel, politique, économique... Le journal essaie donc de donner un point de vue qui n'est pas forcément très connu de la plupart des gens.

Creuse-Citron est un trimestriel de 16 pages avec de temps en temps des numéros spéciaux ou des encarts (un numéro de l'oeil de Fennec de René Bourdet). Le numéro 1 est paru fin 2004, son numéro 8 sort à la mi-avril 2006.

Pourquoi l'avez-vous créé ? A quel besoin, quel objectif, quel manque voulez-vous qu'il réponde ?



Le journal a été créé un peu par le hasard des rencontres. Un certain nombre de personnes issues du milieu libertaire ou anarchiste (au sens large) ont eu envie de continuer à communiquer leurs idées même si ce n'était plus sous une forme militante classique. D'ailleurs, certains sont encore militants, d'autres plus vraiment et les horizons dont nous venons sont très variés : syndicalisme, individualisme, écologie, communisme libertaire... Donc ce "collectif" plus ou moins structuré a ressenti le besoin de ne pas abandonner la lutte politique que nombre d'entre eux avaient mené (ou mènent encore) depuis pas mal d'années. Mais l'envie, c'était de compléter l'action militante de base tout en prenant du plaisir. De plus, il faut savoir que les publications (journaux, brochures...) sont un moyen

récurrent des milieux libertaires : en effet ceux-ci donnent une très grande importance à l'éducation et à la culture. La philosophie politique des anarchistes s'appuie en grande partie sur ces domaines. Pendant la révolution espagnole (1936-1939), les publications anarchistes (anarcho-syndicalistes ou autres) étaient en très grand nombre ; dans certaines régions, chaque village avait son propre journal qui servait de support à la formation des militants, à l'information, à l'éducation, à la réflexion politique, à l'action politique... Elles étaient un des piliers de cette révolution libertaire de grande ampleur.

Avec Creuse Citron, nous voulons faire connaître des faits peu divulgués mais d'une importance certaine ainsi que les idées libertaires qui peuvent servir de grille de lecture du monde dans lequel nous sommes. Nous voulons aussi montrer qu'il est possible de penser autrement que ce que l'on nous assène régulièrement dans la plupart des médias auxquels le plus grand nombre a accès. Avec cet outil "politique" qu'est le journal, nous espérons développer l'esprit d'analyse, d'interrogation, de critique pour être mieux à même de lutter contre cette société capitaliste aux effets dévastateurs et proposer une alternative libertaire pas toujours bien connue.

Le journal peut aussi servir de catalyseur à la constitution d'une sorte de "pôle" rassembleur des personnes qui se reconnaissent dans la philosophie libertaire et qui ont la volonté de participer à des luttes (dernièrement la lutte anti-CPE) et/ou de construire des espaces alternatifs. Tout est possible : nous retrouvons ici un de nos principes : une disponibilité sans limites et sans contraintes.

Comment est-il diffusé ? Comment peut-on se le procurer ?

Le journal est diffusé sous deux formes : principalement en version papier disponible dans des dépôts (librairies, bars, restaurants, voir la liste à la dernière page du journal), distribuée lors de manifestations diverses (manifestations de rue, spectacles, salons, forums, conférences...) et par abonnement ; mais également en version électronique en format PDF (sur demande à notre adresse électronique). L'originalité de Creuse-Citron est d'être proposé en "prix libre". Chacun donne ce qu'il veut pour acquérir un numéro du journal, c'est à dire que chacun peut acquérir le même produit en fonction de ses moyens. Pour le collectif Creuse-Citron cela s'inscrit dans une démarche politique non marchande. En alternative au prix fixe, inégalitaire, nous préférons le prix libre car il met en pratique ce que nous défendons : l'égalité, la solidarité et la fraternité.

Contact : C/o CNT 23 - B.P 181 - 23004 GUERET Cedex. mel : creusecitron@free.fr

Le PIAF

Pour une information alternative, forcément !

Comment définiriez-vous votre journal ?

Le PIAF, "Pour une Information Alternative, Forcément!", a pour ambition d'être un journal grand public et d'apporter un autre regard sur l'actualité en explorant des sujets peu abordés dans la majorité des médias et en privilégiant les points de vue du mouvement social et altermondialiste.

Le PIAF est un journal à contenu gratuit qui veut tenter de redonner aux citoyens l'envie et les moyens de se réappropriier le débat démocratique en informant sur les réflexions et les actions qui visent à faire changer le cours actuel des choses. Le PIAF a été créé au cours du deuxième semestre 2005. c'est un mensuel dont le premier numéro est sorti en février 2006.

Pourquoi l'avez-vous créé ? A quel besoin, quel objectif, quel manque voulez-vous qu'il réponde ?



Le PIAF est né de l'indignation que nous avons ressentie pendant et après la campagne référendaire de 2005 en voyant l'immense majorité des médias soutenir avec une mauvaise foi et un mépris scandaleux une position qui n'était que celle de la minorité dominante.

Notre idée de départ a été de nous adresser aux lecteurs de *Métro* ou aux habitués de TF1 en essayant de proposer une info facile d'accès (tailles des articles, style, pédagogie, présentation...), mais renvoyant à des ouvrages et des sites pour ceux qui veulent en savoir plus.

Les articles qu'il contient ont plusieurs origines : d'abord, l'idée est que le PIAF soit un support pour des contributions d'associations et organisations de la "mouvance altermondialiste élargie" qui n'ont

souvent que leur site pour diffuser leurs analyses et réactions à l'actualité ; ensuite, certains articles sont écrits par des membres de la rédaction ; enfin, nous recevons des contributions extérieures (de plus en plus nombreuses).

Comment est-il diffusé ? Comment peut-on se le procurer ?

Il est d'abord diffusé sous forme papier.

Les lecteurs sont invités à en assurer sa multiplication et diffusion. Nous proposons à toutes les associations ou personnes qui ne peuvent assurer la duplication de nous commander des exemplaires. Nous facturons à prix coûtant cette reproduction et les envois. Diverses associations (dont plusieurs comités locaux d'Attac) nous en achètent chaque mois quelques centaines qu'elles distribuent sur les marchés ou lors de débats qu'elles organisent.

Le PIAF est aussi diffusé par voie électronique (format PDF) à ceux qui le demandent et sur de nombreuses listes de diffusion résultant de contacts personnels de l'équipe ; il peut ensuite être imprimé et dupliqué à volonté.

Chacun peut également commander à l'avance ses exemplaires, s'abonner, adhérer à l'association...

Contact : 3 rue d'Orchampt 75018 Paris <http://www.le-piaf.org> contact@le-piaf.org

L'âge de faire



Un mensuel écologique national destiné au plus large public possible. C'est le pari de ce nouveau journal vendu au prix de 0,50 euro le numéro et qui est diffusé de façon militante par plusieurs centaines de coopérateurs bénévoles. Au sommaire des deux premiers numéros (le rythme mensuel ne sera atteint que progressivement) de nombreux articles courts sur des sujets ayant trait à l'écologie, la citoyenneté et la solidarité et des dossiers aux titres explicites : "La croissance éternelle...est-ce bien raisonnable ?" et "Science sans conscience..."

Contact : L'âge de faire, La Treille, 04290 Salignac. Site : www.lagedefaire.org

Rendez-vous

Pour aller plus loin sur la question des médias alternatifs, voici quatre rendez-vous :

Le salon régional des médias libres

Co-organisé par ATTAC 19, Rasl'front, les CNT 23 et 19, Peuple et Culture Corrèze, Creuse Citron, IPNS et quelques autres, il se déroulera le samedi 13 mai à Chanteix, près de Tulle, à La Boîte en zinc.

Le matin projection du film collectif réalisé par Zalea TV "Désentubages cathodiques" qui présente une sélection de décryptages en image des arnaques en tous genre du petit écran. Le film sera suivi d'une rencontre avec Emmanuelle de Zalea TV.

L'après midi sera consacrée à une analyse critique des médias, illustrée par des extraits de films. Cet atelier de travail sera animé par Patrick Watkins.

Le soir, projection du film de Geoff Bowie "L'horloge universelle", un film qui pose à partir de la pratique du cinéaste Peter Watkins la question : comment reconquérir notre liberté de télé-spectateurs ? Le film sera suivi d'un débat sur le thème : médias en crise, création et presse libre. Durant toute la journée : librairie, table de presse et intermèdes en musique.

La veille, vendredi 12 mai, aura eu lieu à 20h30 une conférence des psychanalystes Miguel Benasayag et Claude Goldstein sur le thème : Approche psychanalytique des mécanismes de l'information.

Renseignements : 05 55 29 01 99 (La Boîte en zinc) ou 05 55 26 32 25 (PEC Corrèze).

Festival Images mouvementées

Vendredi 28 avril à 20h30 dans le cadre du festival Images mouvementées à Paris, soirée autour du thème "Les médias au cœur du débat". Projection du film de Sabina Guzzanti "Viva Zapatero" suivi d'une rencontre avec Renaud Lambert, collaborateur du Monde diplomatique et membre d'Acrimed (Action Critique Médias) et d'une présentation d'IPNS qui témoignera de sa démarche de "journal sans journalistes" d'information et de débat.

Lieu : Cinéma "Le Grand Parquet", 20bis rue du Département 75018 Paris.

Renseignements sur le site :

www.local.attac.org/images-mouvementees

Les 20 ans de Télé Millevaches

Le dernier week-end de septembre Télé Millevaches fêtera ses vingt ans. Dans ce cadre, le samedi 30 septembre auront lieu différentes rencontres thématiques de 10h à 12h30. L'une d'elles aura pour thème : Les médias dans tous leurs états... Pour parler de communication, d'identité et d'information sur le plateau de Millevaches. Cette séance se déroulera à Royère de Vassivière au bar l'Atelier.

Renseignements :

Télé Millevaches 05 55 67 94 04

Etats généraux des médias

Enfin, toujours pour septembre 2006, se préparent actuellement les Etats généraux pour une information et des médias pluralistes.

Pour en savoir plus sur cette manifestation nationale, se rendre sur le site :

<http://www.etats-generaux-medias.org>



L'herbe folle

Journal local universel

Comment définiriez-vous votre journal ?

Justement c'est un journal qui ouvre les définitions ! Son nom L'Herbe Folle parle un peu tout seul...

Pourquoi l'avez-vous créé ? A quel besoin, quel objectif, quel manque voulez-vous qu'il réponde ?

L'Herbe Folle est un journal local d'investigations naturelles et de création de Soi. Il correspond au besoin de chacun de renouer avec la Nature en présentant des possibilités concrètes. C'est un journal sauvage qui vise à mettre en évidence nos liens profonds avec la nature, donc surtout entre les humains localement. Nous sommes aujourd'hui au seuil de l'acceptable, ça craque de partout, tout le monde le sait. Un monde et sa certitude, de nouveau meurt. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire de l'humanité,



et la mort c'est naturel ! Nous sentons tous en conscience ou en faisant l'autruche le besoin de changer, de nous réinventer, si possible dans le partage de nos individualités. Il est très difficile de quitter les habitudes, surtout les certitudes confortables qui visent à attribuer sans cesse à l'autre une culpabilité. Et bien L'Herbe Folle fait fi de ça. Elle permet très concrètement de nouveaux visages sur la nature à travers la recherche de ceux qui y contribuent. Moi j'en suis juste le responsable (mais j'effectue aussi mes propres recherches et investigations) et c'est à l'instinct que je propose à des gens comme vous et moi d'avoir la parole et de faire partager sa recherche, de la rendre disponible, accessible à chacun pour être en prise directe avec la transformation. Le monde n'est pas celui des médias. Ingrid Bétancourt est prisonnière d'accord, mais l'oiseau fait son nid aussi, le vent souffle, et mon voisin épluche amoureusement les patates du jardin pour

faire une bonne poêlée de "nouvelles". Un grillon a aussi chanté, et moi j'ai fait la sieste et puis après j'ai réfléchi : "bon, alors, la réalité c'est quoi ?". Rimbaud disait "réinventer la vie". Oui, la poésie et la création sont les clefs de l'à venir. C'est vers nous même et notre propre connaissance qu'il nous faudra nous tourner, librement ou par la force des choses. Vers cette nature innée qui vit aussi en nous et ainsi, la responsabilité coule de source, se développe durablement, à condition de la laisser s'intégrer dans nos gestes, c'est à dire quelque part de faire confiance à la nature, la laisser nous "prendre" et nous montrer le chemin. La réponse est intime à chacun, elle est là partout mais nous ne savons plus nous y ouvrir. Chacun a ses questions, ses débuts de réponses. Sur le territoire du Limousin, les énergies naturelles foisonnent. C'est un vivier à avenir. On peut fusionner avec la nature et pourquoi pas justement, ouvrir des pistes sérieuses, des voies de migrations vers l'autonomie, la connaissance à travers la nature. L'Herbe Folle permet aussi la communication et la mise en réseau des ouvriers de tout poils, pénétre les traditions et tâche de mettre en évidence, trouver des outils de passage d'un monde à bout de course vers un autre qui semble-t-il pointe le bout de son nez. L'Herbe Folle n'appartient à aucun courant politique, donc pas alter mondialiste. L'Herbe Folle se souvient que "là où est le bien, le mal n'est pas loin" et vice versa et qu'à chaque grand mouvement qui se présente on oublie toujours l'essentiel. Celui qui fait le plus de bruit n'a pas forcément la réponse mais au contraire il empêche peut-être d'y accéder (à la réponse).

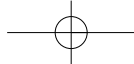
Cette revue tache aussi, et c'est quelque chose qui me tient plus particulièrement à cœur, à démontrer la richesse de la nature locale, mais aussi de notre passé.

Le respect de la nature n'est pas quelque chose qui doit "forcer", cela devrait se passer naturellement. Et pour cela l'Herbe Folle fait aussi appel à des artistes, des poètes, des inventeurs, des hommes qui ont décidés de vivre l'aventure de leur vie, mais aussi et j'en suis fier, à des peuples locaux de la Terre qui vivent encore au contact de la nature. Que le local puisse communiquer avec le local, sans comparer, juste en étant. Un journal localement universel donc.

Comment est-il diffusé ? Comment peut-on se le procurer ?

Disons qu'est créé peu à peu un réseau de distribution un peu sauvage, à la manière des confrères de Creuse Citron. Le principe est de trouver les endroits où les énergies sensibles à cette démarche se croisent le plus, mais il n'y a pas de règle fondamentale. La liste des distributeurs actuels est disponible sur notre site qui est en ligne depuis le mois de mars.

Contact : L'Herbe Folle, 16 rue Fontfroide, 23300 La Souterraine.
<http://www.lherbefolle.net>



ECHOS DES ASSISES DU LIMOUSIN

Malgré les polémiques qui ont précédé leur déroulement, les premières assises du Limousin qui se sont tenues à l'Ecole nationale supérieure d'ingénieurs de Limoges les 9 et 10 février derniers, ont été un beau succès avec des interventions de qualité, une assistance nombreuse et une organisation sans fausse note.

Les deux principales associations organisatrices, Intelligence Verte et l'ALDER (Association limousine pour le développement des énergies renouvelables) avaient défini le double thème des assises : "Agriculture écorégionale et souveraineté alimentaire. Face aux risques climatiques et énergétiques, quels enjeux pour demain ?".

L'étude d'Emmanuel Bailly (voir IPNS n°14) servait de support au premier thème alors que le second était plutôt le reflet des préoccupations de l'ALDER.

Bien sûr, parmi les sept tables rondes présentées, avec pour chacune de deux à quatre intervenants, toutes ne présentaient pas le même intérêt ; certaines interventions étaient à mon goût trop techniques (sur le risque alimentaire ou la réglementation européenne sur le développement rural), d'autres à l'inverse restaient trop générales, mais dans l'ensemble les apports ont été très enrichissants et les interventions du public pertinentes et de qualité.

Sur la crise énergétique, le coup d'envoi avait été donné la veille des Assises par Yves Cochet qui avait présenté lors d'une conférence les thèmes de son dernier ouvrage, *Pétrole apocalypse* (Editions Fayard). C'est cette même problématique qu'il a présentée aux Assises, en mettant l'accent sur le nécessaire changement de société qu'impliquent la raréfaction et le renchérissement inéluctables du pétrole. Pour lui, le passage démocratique d'une société de croissance à une société de sobriété, avec une relocalisation de l'économie, et notamment de la production alimentaire, ne peut se concevoir que dans le cadre d'une mobilisation sociale très forte, pour éviter que le choc n'entraîne le

totalitarisme et l'aggravation des inégalités.

D'autres points de vue furent développés sur ce thème. Sans entrer dans le détail, ni les citer tous, en voici quelques exemples.

Christian Brodhag a défini quatre enjeux : la question énergétique, le climat, la dégradation des écosystèmes et celle des sols. Il en a montré les implications.

Corinne Lepage constatant que la finance l'emporte sur l'économie, et a fortiori sur l'écologie, a demandé l'inversion des rapports entre économie et écologie.

François Plassard, par une brillante intervention, générale et radicale, a souhaité replacer l'économie au service de la société et soumettre cette dernière à la priorité de la sauvegarde du milieu naturel.

Patrick Viveret a fait une remarquable critique de la conception de la richesse qui domine dans nos sociétés (absurdité du PNB) ; il a constaté que l'humanité était principalement menacée par elle-même et a appelé à construire une société qui se donnerait d'autres objectifs que le développement de la production industrielle marchande.

Albert Jacquard a présenté une critique de la finalité des sociétés humaines en stigmatisant notamment la compétition généralisée, la course à la puissance, la croissance devenue un dogme. Nous vivons dans un monde fini dont nous avons atteint les limites, il faut en tirer les conséquences.

Sur l'écorégion et la souveraineté alimentaire, les interventions remarquables ont été nombreuses.

Silvia Perez-Vitoria a montré que, dans le contexte énergétique et climatique, la crise est d'abord agricole et paysanne, et a affirmé que le XXIème siècle sera pay-san ou ne sera pas.

Emmanuel Bailly a présenté sa réflexion sur l'écorégion et la souveraineté alimentaire.

Plusieurs interventions sur l'agriculture biologique ou autonome, ont montré à la fois la nécessité et les difficultés à mettre en place des pratiques agricoles allant à l'encontre du système productiviste dominant. André

Pochon, Jacques
Maret, Marie-Hélène
Aubert, Henri
Thépaud sont allés
dans ce sens. Pour
sa part, Robert
Savy, ancien président
du Conseil régional
du Limousin, a soutenu
à partir de son
action passée, qu'il y a toujours "un possible et des
outils du possible".



Un des intérêts principaux d'une réunion de ce type réside dans les rencontres qu'elle peut susciter. Sur ce plan, les Assises ont été fécondes, puisqu'elles ont réuni un large public, avec des professionnels de l'agriculture et de l'alimentation, de nombreux membres du monde associatif (écologie, environnement, consommation), des fonctionnaires ou institutionnels divers (Région, ADEME, CNAISEA, collectivités locales, agents de développement...) et beaucoup de jeunes, étudiants ou non, du Limousin ou d'autres régions, souvent en recherche ou déjà porteurs de projets d'installation en milieu rural. Les repas pris en commun sur place, les rencontres dans les couloirs ou autour des tables de publications ont été l'occasion de prolonger les débats.

La diversité du public, que la présence d'intervenants connus a favorisée, laisse espérer que ces Assises auront donné une impulsion à des prises de conscience, des réflexions et des actions concernant la crise écologique et les nécessaires et radicales remises en question qu'elle implique. Il faut qu'il y ait une suite ou/et des prolongements à ces Assises (peut-être sous des formes différentes), mais il en restera forcément une trace.

JEAN FRANÇOIS PRESSICAUD

Bouillie participative

Quand la Haute-Vienne demande l'avis de ses citoyens



Dessin Alexis Laumailhé, extrait de la revue Territoires

Ce petit article écrit en décembre 2005, tout à fait innocent et bénin, a été refusé par l'Echo, au motif qu'une telle (!) mise en cause des élus est impensable. Il y aurait évidemment fort à dire sur l'indépendance des médias régionaux, pour ne rien dire des autres...

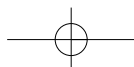
En juin 2005 le Conseil général de la Haute-Vienne a proposé un questionnaire invitant les citoyens à donner leur avis et à faire part de leurs attentes en matière d'offres et de pratiques sportives, culturelles et associatives. Les questions de la partie culturelle, qui seront ici les seules à être évoquées, étaient d'une généralité confinante à l'abstraction. Aucune précision, et donc aucun choix, n'était proposé sur les activités culturelles concrètes que l'on aimerait voir développées et soutenues.

On nous demandait si l'on souhaitait que soit renforcée "l'offre de spectacle rural". Le "spectacle rural" peut être mille choses différentes... Et d'abord qu'est-ce qui le différencie substantiellement d'un spectacle urbain ? S'agit-il de spectacles spécialement destinés aux bicanards que les villauds ne sauraient goûter ? On n'ose l'imaginer. Je dis bien "destinés au ruraux", car il n'est jamais question de création rurale dans la consultation...

De même au sujet des "spectacles de notoriété nationale", mis en concurrence avec les premiers... Notons qu'il pourrait très bien s'agir de spectacles créés dans notre région, voire même, justement, "ruraux" et ayant eu du succès. Mais cela semble exclu par principe. Et qu'entend-on par ces "jeunes talents locaux" que l'on aimerait voir soutenus ? Quels pourraient être les critères de sélection de ces jeunes talents ? Quels types d'expression surtout sont concernés ?

Puisque le questionnaire cultive ce souci de ruralité et de localité on est tout de même très étonné de ne trouver aucune allusion, nulle part, au développement de la culture et de la langue régionales (l'occitan limousin), qui aurait tant besoin de soutien public, pas plus d'ailleurs qu'il n'est fait la moindre référence aux cultures de l'immigration, ni à celles de la grande Europe et du vaste monde, comme si d'une part rien de particulier, de véritablement localisé, que ce territoire aurait en propre, ni d'autre part rien d'international ou du moins d'extra ou de transnational, n'avait à être véritablement pris en compte dans une politique culturelle départementale ! Comme si le but suprême de la culture départementale était de parvenir à attirer des "spectacles" de renommée "nationale", comme tels nécessairement fabriqués ailleurs (à Paris de préférence) tout en restant soucieux d'apporter aux ruraux un divertissement sur mesure. Mais comment pourraient naître, dans les conditions mêmes supposées par le questionnaire, de "jeunes talents locaux", alors que la scène rurale et locale sont ainsi vouées à une complète passivité ? On avait bien sûr envie de parler de tout cela en répondant à la dernière question, tout à la fin : "Avez-vous des idées ou des suggestions pour développer le sport, la culture et la vie associative en Haute-Vienne ?". Et bien sûr nous l'avons fait, exprimant clairement, précisément, ce que les autres questions évitaient de demander. Depuis quelques semaines, les résultats sont publiés (*Haute-Vienne l'express* octobre 2005-n° 4). Mais ils sont aussi opaques, génériques et décevants que les questions. Il ne pouvait certes en aller autrement. Quelles aspirations, quels désirs précis recouvrent exactement la demande de développement de l'offre de spectacle en milieu rural (51 %) ou le souci de voir "favoriser la découverte de jeunes talents" ? (31 %) On ne le saura pas, et l'on peut soupçonner qu'on ne voulait surtout pas le savoir. Un résultat d'ailleurs est complètement absent. Celui concernant justement la dernière question, où le citoyen pouvait enfin s'exprimer avec précision.

JEAN-PIERRE CAVAILLE



Il y a 50 ans... Quand les rappelés résistaient en Creuse



dessin Alain Lepère insonorisé
à la guerre d'Algérie

Les lecteurs d'IPNS connaissent l'histoire de cette "résistance inaperçue", celle des "Réfractaires de La Villedieu" de 1956 (Cf. IPNS n°1). Rappelons brièvement les faits.

Le 7 mai 1956, un camion de l'armée avec à son bord des réservistes rappelés, se rend à La Courtine, centre de regroupement avant le départ pour l'Algérie. Il se trouve bloqué à La Villedieu en Creuse où la population apporte son soutien aux rappelés qui refusent de partir aux cris de "Paix en Algérie" et "Non à la guerre !". Pour leur participation à cette manifestation, trois hommes subiront des peines exemplaires : René Romanet, le maire de La Villedieu, Gaston Fanton, l'instituteur de Faux la Montagne et Antoine Meunier, un vétéran invalide de la guerre de 1939-1945.

Depuis sa création en octobre 2001, l'association Mémoire à Vif se bat pour obtenir leur réhabilitation et celle de tous ceux qui ont été condamnés pour leur action en faveur de la paix en Algérie.

Cinquante ans après, il lui semble que "le temps est venu de réfléchir sereinement au passé colonial français et de mener une véritable analyse critique de ce passé trop longtemps refoulé qui ressurgit aujourd'hui et avec lui, le racisme, la xénophobie, les discriminations".

Parce qu'elles sont multiples, les blessures sont toujours à vif. Pour que ces mémoires plurielles deviennent mémoires partagées pour "aller plus loin que les frontières qui sont dans nos têtes", Mémoire à Vif propose les 5 et 6 mai prochains, à Limoges et à La Villedieu une série de manifestations :

Vendredi 5 mai à Limoges, à 14h, au Conseil Régional, projection du film "Guerre et bâillon" qui raconte ce que furent les événements de La Villedieu, suivie du témoignage de Gabrielle Meunier, témoin de l'époque, puis d'un débat auquel participeront Simone de Bollardière, André Bernard, Jean Jacques de Félice, Tramor Quemeneur et Pierre Sommermeyer, acteurs engagés des luttes anticolonialistes. (Entrée libre).

A 20h15 au Cinéma Le Lido, projection de "La bataille d'Alger" de Gillo Pontecorvo, suivie d'un débat avec le critique de cinéma Michel Boujut. (Entrée : 4,5 euros).

Samedi 6 mai à La Villedieu : à 11h, cérémonie officielle à la mairie de La Villedieu avec lecture d'un très beau texte de l'écrivain algérien Arezki Mellal : "Marcelle, Denise, un printemps à Limoges".

A 13 h : couscous au Villard (Royère de Vassivière). Réservation obligatoire avant le 30 avril (20 euros par personne, 8 euros pour les moins de 14 ans et les demandeurs d'emploi). Animations musicales puis projection du film "Slimane Azem, une légende de l'exil" de Rachid Merabet.

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS : MEMOIRE A VIF, 05 55 30 85 25.

CESEDA QU'EST CE QUE C'EST QUE ÇA ???



Non, ce n'est pas le nom d'une nouvelle association du plateau. C'est le projet que Nicolas Sarkozy a préparé sur l'immigration, qui vise une politique de l'immigration choisie et non plus subie. Le CESEDA (code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile) va à l'encontre des droits fondamentaux de la personne et renvoie à une France teintée de "lépénisme", une France qui renie définitivement le "label" dont elle s'est targuée longtemps : celui du pays des droits de l'Homme. En cette période préélectorale, l'immigration une énième fois sert de paravent aux difficultés économiques que connaît la société.

Ce projet favorise une politique d'immigration utilitariste qui considère le travailleur étranger non plus comme une personne mais comme une force de travail rentable pour l'économie française. La mise en place de 4 types de carte de séjour de durées variables allant de 12 mois à 3 ans précarise le travailleur immigré parce qu'il devient jetable en fin de contrat. La France va instituer ses propres critères de sélection et va dicter aux pays pauvres ses besoins. Elle va y puiser non seulement des travailleurs utiles mais également des "compétences et des talents" qui bénéficieront économiquement ou culturellement à la société française. Cela veut tout simplement dire que les portes seront ouvertes aux scientifiques ou aux sportifs de haut niveau et que la France participera ouvertement au pillage des cerveaux des pays d'origine.

Pour bénéficier et conserver un titre de séjour, l'immigré devra être : bien intégré, bien vu par le maire de sa commune, corvéable et soumis à son patron pour ne pas risquer une fin de contrat anticipée et du coup celle de sa carte de séjour. Il faudra qu'il dispose également d'un grand logement et d'un bon salaire.

De même, cette nouvelle réforme restreint encore plus le droit de vivre en famille pour tous ceux installés en France et qui y construisent leur

vie. Les conditions de ressources sont durcies, la plupart des allocations ne seront plus prises en compte, les conditions de logement sont regardées au plus près et l'avis de maire sur l'intégration du demandeur pourra même être demandé. Une demande de regroupement familial n'était déjà pas simple, elle devient quasiment impossible à obtenir.

Le droit d'asile qui concerne les réfugiés politiques est encore limité par de nouvelles conditions d'octroi du statut de réfugié. Les travailleurs en situation irrégulière sont criminalisés dans une perspective de clandestinité perpétuelle puisque la possibilité de se voir régularisé au bout de 10 ans de présence sur le territoire disparaît.

Nicolas Sarkozy veut nous faire croire que l'immigration est à l'origine de tous les maux (insécurité, chômage, intégrisme) que traverse la France mais cette attaque des droits fondamentaux de l'être humain à vivre dignement, en famille, ne fait que masquer le véritable débat qui est celui des valeurs de la société que nous voulons. La lutte contre le CPE a fait fleurir un printemps d'espoir et de justice mais il semble déjà que les militants et les défenseurs des droits (au travail, au logement, au séjour...) se soient assoupis de nouveau dans une hibernation récurrente. Pourtant, il est essentiel que de là où nous nous trouvons, nous organisions la résistance à cette politique répressive et que nous mettions en place des actions qui clament haut et fort notre opposition à ce modèle de société qui ne nous convient pas.

MOKTARIA BENCHAIËB

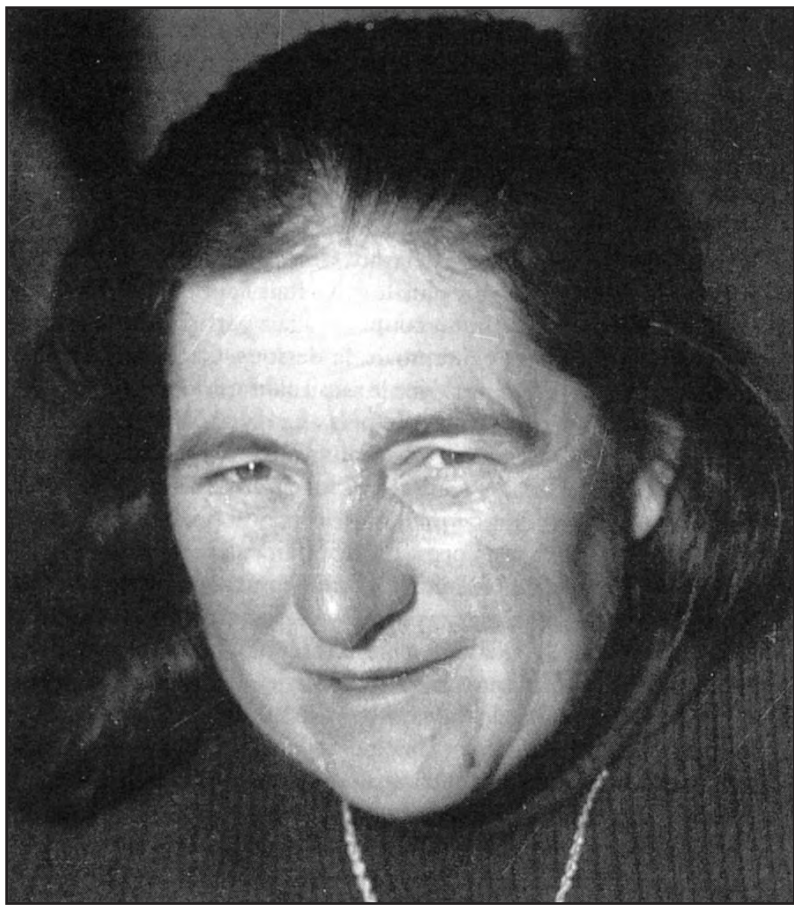
Si vous voulez une analyse détaillée du CESEDA vous pouvez consulter le site internet du GISTI www.gisti.org. Vous pouvez également signer la pétition qui circule sur le net à www.jetable.rezo.net

"Allons, Marcelle, allons... Parle-leur de tes vaches, du feu qui pisse à l'âtre et de ces longues veillées d'hiver qui leur font courir dans le dos de si délicieux frissons... Non ! Qu'ils aillent se faire foutre. Je parlerai, moi, de mes vaches si je veux. De mes cochons si ça me chante. De la bêtise universelle s'il me plaît."

Marcelle Delpastre

Marcelle Delpastre (1925-1998)

Du local à l'universel



Marcelle Delpastre reste aujourd'hui très peu connue, y compris parmi les spécialistes de littérature contemporaine, à l'exception du milieu précis des études occitanes ; tout au plus son nom dit-il quelque chose à ceux qui travaillent dans le champ de l'ethnographie rurale et aux très nombreux amateurs de mémoires et autobiographies composées par les derniers acteurs des cultures populaires déclinantes, ce genre qui a acquis ses lettres de noblesses culturelles avec *le Cheval d'orgueil*, de Pierre-Jacques Héliaz, grâce à la collection Terre Humaine. Or l'existence de ces poches de notoriété, tout comme cette méconnaissance ou ce défaut de reconnaissance générale, ont à voir, étroitement avec la manière dont une culture considérée comme locale ou localiste, à tort ou à raison, est perçue, appréciée ou puissamment rejetée dans le contexte idéologique pluriséculaire du centralisme à la française, tel qu'il s'impose peut-être d'abord par la taxinomie et les hiérarchies dans tous les domaines, à commencer par celui du livre. Par exemple, très concrètement, ce qui conduit les distributeurs et les libraires à classer automatiquement certains livres qui n'ont pourtant rien à y faire dans le rayon "régionalisme" ; et d'ailleurs le fait même qu'il existe des rayons "régionalisme", chose tout à fait impensable en d'autres lieux du monde.

Une œuvre abondante et multiforme

Marcelle Delpastre, pour la présenter en deux mots, c'est avant tout une œuvre écrite multiforme et d'une extrême abondance : de la poésie, d'abord, en français et en occitan limousin - et parfois dans les deux langues mêlées - un grand nombre de recueils, et beaucoup de choses encore inédites ; des poèmes dramatiques ; des nouvelles ; un travail ethnographique et ethnologique énorme : collectage de contes, analyse ethnologique du matériel conté, recueil commenté de proverbes limousins, études multiples sur les rites ordinaires, les pratiques culturelles et culturelles en Limousin, sur la sorcellerie et la magie en Limousin, etc. ; sept tomes de mémoires de cinq cent pages chacun, écrits en quelques années, le premier tome en limousin traduit par ses soins, puis tous les autres en français, le dernier, rédigé entre 1995 et 1997, n'étant plus à proprement parler un recueil de mémoire, mais une sorte de journal des dernières années, assombrées par la maladie. Et il faut encore mentionner des chroniques dans des journaux locaux, une correspondance considérable, mais dispersée et presque complètement inédite à ce jour. Citons encore et enfin ses *Chansons pour décharger le fumier*, qui nous introduisent au métier qu'elle exerçait.

Germont, centre d'un monde et du monde

Il se trouve en effet que Delpastre, après son bac philo-lettres et une année passée à l'Ecole des Arts Décoratifs de Limoges, est retournée à la ferme parentale, en 1945, dans le hameau de Germont, commune de Chamberet en

Corrèze, et qu'elle y a exercé le métier de paysan, d'abord avec ses parents, puis seule, jusqu'à sa retraite. De ce point de vue, on ne peut pas imaginer un écrivain plus ancré dans le local : Delpastre n'a presque pas voyagé ; c'est seulement à l'âge de 60 ans qu'elle sort du Limousin (pour se rendre à... Rodez !) et à près de 70 ans, qu'elle accomplit de brefs séjours à Paris, motivés par des passages à la télévision. Elle fait elle-même le compte dans le dernier de ses ouvrages : moins de trois semaines de son existence hors du Limousin... Marcelle Delpastre a vécu, écrit, est née et morte dans le même lieu, le même environnement, le même village, la même maison, à l'exception des années décisives de sa formation scolaire. Cet itinéraire n'a bien sûr absolument rien d'extraordinaire pour une paysanne née en 1925. Ce qui, par contre, laisse pantois, est la réalisation obstinée, en ce lieu là, loin des lieux consacrés de la culture et de la reconnaissance littéraires, d'une œuvre de grande envergure, dans tous les sens du terme. Et le "phénomène" Delpastre, pour les rares critiques qui se sont intéressés à elle, est d'abord

cela : "cinq mille, six mille, dix mille pages en n'ayant jamais ou presque jamais quitté le hameau de Germont, Chamberet (Corrèze)". De ce point de vue, strictement géographique, il est clair que le travail d'écriture de Marcelle Delpastre est on ne peut plus "localisé" ; il l'est aussi par les genres abordés, les sujets traités dans son œuvre, et aussi bien sûr par le choix de la langue limousine. Cette localisation factuelle et effective n'est cependant jamais séparable d'une visée universelle sans cesse réaffirmée, qui s'insurge contre toutes les assignations au local ou au régional. La localisation elle-même, l'ancrage local de l'écriture, est foncièrement conçu comme un moyen pour exprimer ce que l'écrivain appelle "l'universel", dans tous les genres d'écriture qu'elle a pratiqué.

Or cette revendication de l'universalité du local est à comprendre en interaction avec une assignation imposée au local, à un localisme stéréotypique auquel la critique a condamné très tôt Marcelle Delpastre, dès ses premières publications, et en réaction aux différentes procédures d'identification et de relégation au local et à une localisation dégradée et humiliante, tout à la fois géographique, culturelle, sexuelle et sociale, que l'écrivain a dû subir toute sa vie durant.

Delpastre au laminoir des stéréotypes

Les localisations stéréotypiques subies par Delpastre sont en effet nombreuses. On la "localise" d'abord, dans les années 1950, comme "pastourelle limousine" et à la fois, inmanquablement, comme douce voix féminine, "poétesse-bergère". "Poétesse de mes fesses" rétorque-t-elle, et elle choisit, contre cela, l'écriture au masculin. On l'assigne aussi, cruellement, et dès sa jeunesse, au statut de "vieille fille" et de "bigote", parce qu'en effet, pour arranger les choses, Marcelle ne s'est pas mariée, va à la messe à Chamberet tous les dimanches et chante à la chorale de l'église. Il lui arrive d'ailleurs de revendiquer ce statut de manière provocatrice, mais elle est alors une vieille fille qui parle de sexe et une bigote qui chante le paganisme ; autrement dit, là encore, elle subvertit les stéréotypes. Elle est aussi, dans la même veine, localisée comme une artiste de la belle langue, française bien sûr, en un milieu rustre et patoisant. C'est ce topos éprouvé que contient également, en filigrane, l'appellation de "poétesse-bergère" et lui vaut la curiosité passagère de la presse. Mais, voilà qu'elle se met, à l'âge de 40 ans, alors qu'elle a déjà derrière elle une œuvre considérable, à écrire et à publier en occitan, avec une force et une efficacité jugée prodigieuse par tous ceux qui connaissent la langue. Cela, fatalement, aura pour effet sa relocalisation comme écrivain patoisant et régionaliste. Elle est repérée aussi et localisée comme source d'enquête ethnographique, c'est-à-dire, comprend-elle aussitôt, comme objet et non sujet de la pratique ethnographique et ethnologique. Contactée par la Société d'Ethnologie du Limousin et de la

Marche, elle sort très vite de la position passive d'informateur, pour revendiquer celle d'ethnographe et même d'ethnologue à plein titre. La boucle se boucle, non sans amertume, par sa localisation, vers la fin de sa vie, au moment où elle commence enfin à être un peu connue avec les premiers tomes de ses Mémoires - la télévision aidant -, comme "paysanne-au-cul-des-vaches", selon l'expression d'un critique justement exaspéré ; limousine authentique racontant d'authentiques souvenirs d'autrefois, de la "littérature pour grand-mère", dit un autre critique, critiquant lui aussi la critique. Mais il faut aussi critiquer cette critique de la critique, et Delpastre est la première à le faire, qui sait que la majorité des lecteurs de ses Mémoires sont avancés en âge, d'origine rurale et y retrouvent ce qu'ils ont vécu eux-mêmes pourtant, forcément, en d'autres lieux. C'est là une chose qui l'étonne beaucoup et qui l'émeut.

Parce qu'en effet, ces Mémoires ne se contentent pas de raconter, mais réfléchissent sans cesse sur ce qui est raconté et surtout sur la source vive du récit, c'est-à-dire la mémoire elle-même comme mémoire des lieux, mémoire de tous ceux, tout autour, de proche en proche, de la maison aux villages voisins, qui ont animé les lieux, transmis la langue, les gestes, des contenus de culture, et sont désormais, tous ou presque, défunts, laissant derrière eux le silence d'une campagne vidée de ses paysans.

Premières publications

L'entrée non pas du tout en littérature, mais en publication de Delpastre date de 1956. Cela fait plus de dix ans qu'elle est définitivement revenue à la ferme, et pendant tout ce temps elle a accumulé une masse considérable de travaux d'écriture, dans la plus grande solitude. Cette année là, elle envoie une nouvelle, *le Rosier Pourpre*, à René Rougerie, qui vient de créer une revue "ultra littéraire" selon l'expression de Delpastre : *Réalités secrètes*. Rougerie la publie immédiatement et ses textes voisinent alors ceux de Paulhan, de Gracq, de Queneau, de Ponge, de Mandiargues, de Margerit, etc. Rougerie vit et travaille à Limoges, et c'est pourquoi elle lui envoie ses textes. Rougerie est tout sauf un éditeur régionaliste, il est surtout, dans ces années et pour longtemps, le premier éditeur de poésie en France : "deux fois Gallimard aussi bien pour le nombre de titres publiés à l'année que pour l'étendue de leur diffusion", dit l'un de ses auteurs. Cette publication apporte une heure de gloire à son auteur, ce qui est d'ailleurs un peu étonnant, car *Réalités secrètes*, quelle que soit sa qualité (et de ce fait même !) est sans doute restée une revue relativement confidentielle : "Interviews, articles élogieux, le *Courrier du Centre*, le *Parisien Libéré*, *Radio-Limoges*... que sais-je ! [...] J'y gagnais ce surnom de Pastourelle qui m'est resté". Dans la foulée, *le Courrier du Centre*, à l'instigation de René Rougerie, lui offre une chronique, en lui imposant le titre "grotesque et dévalorisant" de *Revenons à nos moutons*. L'événement est annoncé en première page du journal, le samedi 16 mars 1957 : "Marcelle Delpastre, la pastourelle limousine" vous dévoilera lundi ses "Réalités secrètes", avec une photo de la dite pastourelle, sous laquelle on peut lire : "Marcelle Delpastre, la jeune bergère-poète corrézienne taquine la muse, mais joue avec les chats en attendant de vous révéler ses "réalités secrètes".



Lire Marcelle Delpastre

Pour aborder l'œuvre de Marcelle Delpastre, le plus facile est de commencer par l'un ou l'autre tome de ses *Mémoires* (7 tomes dont le premier "Les Chemins creux" a d'abord été écrit en limousin puis traduit en français. Les quatre premiers tomes sont parus chez Payot dans les années 90, les trois derniers, en un seul volume, en coédition chez Lo Chamin de Sent Jaume et Plein Chant, en 2004).

Son œuvre majeure en occitan est sans contredit "Saumes Pagans" (Psaumes Païens), édition bilingue chez Lo Chamin de Sent Jaume.

Pour (presque) tout savoir sur Marcelle Delpastre voir le numéro 71-72 de la revue *Plein Chant*, édité en 2000.

Filmographie : un DVD rassemblant divers films consacrés à Marcelle Delpastre est disponible auprès de l'Institut d'Etudes Occitanes du Limousin (tel : 05 55 98 28 90).

Elle fera seulement cinq chroniques, très étonnantes par le style et le contenu, tellement que, très rapidement, on ne veut plus d'elle. Rougerie non plus, qui pour de tout autres raisons, cesse de publier les textes en prose et en vers libres qu'elle lui envoie : "je cessai de plaire et l'on en resta là". Dans un texte daté du 31 décembre 1957, resté dans ses tiroirs, où elle revient sur l'une de ses chroniques, elle fait preuve d'une belle lucidité : "C'est comique, une paysanne - "pastourelle" comme ils disent, gardeuse de vache ou gardeuse d'oies - une fille à Jules Bouzeut (dixit Pellos) qui se mêle de poésie. Et voilà l'élite intellectuelle qui dresse de côté une oreille pointue, rajuste ses sentencieuses lunettes

petits récits, toutes les notes que l'on trouvera ici ont été recueillis tels quels en un point très précis du Limousin, très limité, très étroit, pas même mon village de Germont, pas même ma famille, pas même ma maison, où sont toutes mes sources, seulement ma propre mémoire".

Le choix de la langue occitane

C'est cette même dialectique du singulier/universel ou du local/universel qui l'a conduite à écrire en limousin, et à revendiquer un égal statut d'universalité pour l'occitan limousin et pour le français, contre la partition, toujours dominante, entre le "patois", terme qu'elle n'utilise évidemment pas,

"Il s'agissait là de magazines, de la version magazine des journaux, pas du tout, lorsqu'elle existait, de l'édition sérieuse et littéraire. Faut pas rêver ! Est-ce que je fais de la littérature ? Est-ce que, du fond de la Galilée, je veux dire du dernier hameau de mon village, je peux faire de la littérature ? Non. Faut pas rêver".

Cela lui vaut en tout cas d'être invité à la télévision par Bernard Pivot. Voici ce qu'elle raconte :

"Avec Pivot, tout avait si bien commencé ! Oh certes, ils furent contents, les Corrèziens, de l'entendre me demander si les indigènes possédaient la télévision, si d'aventure quelques-uns regardaient les émissions littéraires de la capi-



et de très haut laisse tomber un regard sur le phénomène, comme l'aigle royal lâche une crotte. Puis se détourne vers de vastes spéculations où n'entrent ni les vaches ni les oies". Cependant, elle continue à écrire, plus que jamais, et commence précisément à faire du lieu où elle vit, directement, immédiatement, la matière de son œuvre, et cela au moment où elle entame une collaboration avec deux revues dont on peut dire qu'elles ont une vocation locale, ce qui ne veut évidemment pas du tout dire qu'elles sont des revues de seconde zone, ni que leur intérêt est seulement local : le bulletin de la Société d'Ethnographie du Limousin et de la Marche (SELM) et ensuite *Lemouzi*, qui est une revue félibréenne, littéraire mais aussi savante, consacrée à la culture limousine, et chacune de ces revues va jouer un rôle décisif dans l'orientation de son œuvre : la participation à celle-ci va la conduire en effet à écrire aussi en occitan limousin, sans qu'elle ne devienne pour autant membre du Félibrige ; l'autre ouvre à la production ethnographique et ethnologique.

Delpastre ethnologue de sa propre culture

A la SELM, Delpastre a d'abord joué le rôle d'informatrice, sollicitée par un chercheur professionnel, Maurice Robert, pour remplir des fiches d'enquête sur les coutumes de Noël, puis pour du collectage de chansons. Mais, très vite, elle prend la place de l'ethnologue et de l'ethnologue, devenant, comme on a pu l'écrire, "l'ethnologue de sa propre culture". Cette rencontre avec le monde de la recherche ne s'est pas fait sans difficulté, au moins pour deux raisons : une question de registre de langue et une question de méthode de collectage. Mais implicitement, dans les deux cas, il est d'abord reproché à Delpastre de sortir de sa fonction et du lieu social qui lui est dévolu dans la production savante.

"Mes premières études, raconte-t-elle, que je voulais écrites en un langage si clair que toute personne sachant lire les comprît, m'avaient valu quelques coups de pied au cul de personnes compétentes. Je m'initiai donc au jargon de ces messieurs, et si ardemment qu'en rien de temps je vous parlai cosmogonie, hiérogamie et tout le toutim comme docteur en Sorbonne".

En 1970 elle publie un recueil de contes en limousin (*Contes du mont Gargan*), et on lui reproche, cette fois, d'avoir écrit et donc réécrit les contes, autrement dit d'avoir trahi l'authenticité du témoignage, c'est-à-dire en fait l'authenticité de son propre témoignage, puisqu'elle est en quelque sorte sa propre source :

"Ah, monsieur, m'étais-je tout de même permis de dire, si vous étiez venu chez moi, avec votre petite machine, et qu'au lieu de les écrire, je vous les aie racontés, ces contes qui alors seraient devenus vos contes, comme ils auraient gagné en authenticité !"

Ces contes sont en effet les contes du lieu, comme elle l'explique dans sa préface, où la revendication d'une appartenance au lieu, d'une relation consubstantielle au lieu ne saurait être plus forte.

Dans sa "Présentation" de *Sorcellerie et magie en Limousin*, le lieu, le terrain d'enquête est encore plus restreint, puisqu'il se limite à la seule mémoire de celle qui écrit :

"Je crois bon [...] de souligner une fois de plus que tous les

comme idiome du local, et le français, langue à vocation universelle. Elle raconte comment, il lui est apparu, tout d'un coup, qu'il lui fallait écrire dans la langue de sa mère et du village (son père lui, né à Paris, ne parlait que le français), en attendant, lors d'une réunion de la revue *Lemouzi*, l'universitaire et poète Jean Mouzat parler du limousin en limousin. Ce fut pour elle, raconte-t-elle, une révélation :

"J'en appris davantage sur ma langue, celle que je parlais tous les jours, en une petite heure qu'en trente-huit ans de vie. [...] J'étais émerveillée que l'on pût parler si clairement, si longtemps, dans une chose aussi décriée que la nôtre, pour exprimer tant de choses plus passionnantes les unes que les autres [...] je savais maintenant que cette langue pouvait tout dire, les finesses les plus subtiles des sentiments les plus passionnés comme les plus extravagants, décrire les lieux les plus charmants, raconter les aventures les plus banales ou les plus fantastiques".

Elle en tira sur le champ la conséquence : "à partir d'aujourd'hui, j'écrirai en limousin, du Limousin et sur le Limousin". Et de fait, il s'ensuit une production occitane intense qui culmine en 1974 avec les *Saumes Pagans* (les Psaumes Païens), publiés à Périgueux, qui atteignent, avec leur réédition en 1999, une diffusion unique et presque inespérée (2000 exemplaires), dans une langue où l'édition poétique doit le plus souvent se contenter de quelques dizaines d'exemplaires. Beaucoup, dont je suis, estiment que cette œuvre est en effet un sommet de la lyrique occitane.

La "paysanne-aux-culs-des-vaches"

Si Delpastre se déplace très peu, elle reçoit par contre volontiers chez elle la visite d'intellectuels, écrivains, etc. venus de la région ou non. C'est chez elle, en son lieu, dans sa ferme, que se font d'assez nombreuses rencontres, dont elle se nourrit aussi, bien sûr. Dans un très beau passage des *Mémoires*, elle raconte comment elle tenait salon, comme Madame Récamier, mais les pieds dans la cendre, la boue et le fumier.

Hors de la modeste distribution de ses œuvres, elle doit de se contenter de quelques mises en onde de ses poèmes dramatiques à Radio Limoges, d'une chronique, cette fois prolongée plusieurs années, dans *le Populaire du centre*, d'invitations un peu partout dans le Limousin, pour dire sa poésie et (en fait surtout) pour conter. Mais enfin, il suffit de lire ses *Mémoires* pour constater qu'on la sollicite surtout pour animer des soirées contées dans une colonie de vacances et dans une maison de retraite, quand ce n'est pas pour assurer la partie intellectuelle des jeux Intervillages. Lors d'une représentation folklorique, dans les années soixante-dix, on lui demande même de tourner le rouet, qu'elle n'a évidemment jamais connu : "c'est dire, se rappelle-t-elle, si l'on tenait à me ridiculiser. À m'humilier."

Mais le pire est encore à venir. La publication des premiers tomes de ses *Mémoires* en français, cette fois à Paris, à la maison Payot, rencontre un succès de librairie considérable (le premier tome sera republié en poche). Les journalistes affluent à Germont, *L'Express* titre "Mes souvenirs en sabots", et le reste est à l'avenant... Ce qui suscite chez elle une légitime amertume et d'abord de l'absence de reconnaissance à proprement parler littéraire :

tale. Bonne fille, je répondais que oui [...] sans seulement demander si *Apostrophes* était une émission littéraire".

Puis survient un incident, où Pivot la reprend pour avoir dit qu'elle était "chrétienne" et "catholique", en lui expliquant qu'il s'agit là d'un pléonasme.

"Le comble fut lorsque Pivot, comme un os à un chien me jeta ce machin sur la lecture en milieu rural qui me revenait du droit de tout son mépris. La lecture en milieu rural ! Qu'est-ce que j'en avais à foutre, moi !" Furieuse, elle va lui demander, à la fin de l'émission, hors antenne : "Dites, monsieur Pivot, si je suis là, c'est à cause de la littérature, ou parce que je suis une paysanne et que je fais des fautes d'orthographe ?" Son sort d'écrivain pour grand-mères et de "paysanne-au-cul-des-vaches" est scellé.

Le mérite de Delpastre est le refus de se plier au stéréotype dégradant du local, tel qu'il est imposé depuis un lieu érigé, et auto-désigné en lieu capital, central et universel, et surtout qui se fait accepter comme tel, localement, par le relais des institutions du savoir (école) et de l'informations (journaux, etc.) ; les "locaux" reconnaissant l'infériorité et l'indignité relatives de leur lieu propre, géographique, social, linguistique et culturel. Car s'ils revendiquent une identité, ce sera, bien souvent celle du stéréotype lui-même, dans le simulacre duquel ils deviennent alors leurs propres bouffons : ainsi de la culture folklorique, que Marcelle Delpastre n'aimait pas. Par contre, elle montre que le refus du local dégradé en stéréotype est possible et qu'il est dicté par le lieu lui-même, doté de sa mémoire propre, foncièrement irréductible au stéréotype imposé par le vainqueur ; il revient alors à l'écriture de témoigner du lieu et d'attester qu'il n'en est aucun, aussi dégradé, minoré, dénigré soit-il, qui ne puisse prétendre, au même titre que n'importe quel autre, à l'universel. Rien ne serait plus insuffisant que de concevoir cette invocation de l'universel comme une injonction rhétorique désormais obligée, car elle est, plus profondément, la condition de possibilité d'une reconnaissance de l'égale dignité des "lieux" singuliers de l'humain. Elle est, de fait, un postulat auquel la culture démocratique moderne ne saurait renoncer sans se renier elle-même.

JEAN PIERRE CAVAILLE

Jean Pierre Cavaille enseigne à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et vit à Limoges où il est membre de l'association Calandreta Lemosina. Il intervient sur deux sites Internet : <http://taban.canalblog.com> site dédié aux cultures et langues minorisées en général et à l'occitan en particulier où est adoptée une approche à la fois militante et réflexive, et dans tous les cas, résolument critique (textes en français ou en occitan).

<http://ponticauds.org>, "la mémoire ponticaude et ses langues", site qui présente un travail de collectage et de documentation sur la mémoire du quartier des Ponts à Limoges à travers la question de ses langues.

L'article que nous publions est un résumé d'une contribution faite à une journée d'étude sur le thème "Local et localisation" organisée par le Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire littéraire (GRIHL) le 7 octobre 2005. La version intégrale sera bientôt publiée dans la revue électronique "Les Dossiers du GRIHL".

L'hommage d'Armand Gatti
à Georges Guingouin

Les cinq noms de Résistance de Georges Guingouin



Armand Gatti à Gentioux en octobre 2005

Dans un tableau gigantesque intitulé "*Le Cyclope*", Paul Rebeyrolle avait rendu par la grâce de la peinture, un grandiose hommage à son ami Guingouin.

Il manquait au "premier maquisard de France" un monument de la même trempe, tracé cette fois avec des mots, que seul un poète pouvait construire. C'est chose faite avec un poème fleuve de plus de 120 pages qu'Armand Gatti vient juste de terminer et qu'il a bien voulu nous confier pour que nous en publions ici un (court) extrait.

Ce texte, fort, heurté, imprégné d'Histoire et de luttes, est scandé de mots qui reviennent régulièrement, et d'abord (d'où le titre de l'œuvre) les cinq noms que porta Guingouin durant la Résistance : Lo Grand comme l'appelaient les gens du pays, Le Chêne qui disait sa puissance, L'Orage nom que lui

donnèrent les déserteurs russes faits prisonniers après la bataille du Mont Gargan, Bootstrap nom de guerre que lui attribuèrent les parachutistes anglais du 3ème SAS, et Raoul, son nom de maquis. Gatti explique que ces cinq noms de Résistance furent "les clefs de gamme" de l'épopée de Guingouin. Ce sont aussi les clefs de gamme de son hommage à la "*Résistance guérillère*" et à son héros. Les combats maquisards sont "comme notes de musique d'une symphonie à inventer" que Gatti, au fil des lignes invente, installe dans la puissance des mots, des phrases et de la mélodie qui rythme ce texte. On l'entend déjà, ce poème symphonique, dans le vent qui souffle l'hiver sur le plateau, dans le balancement des arbres de la forêt de la Berbeyrolle où Gatti rencontra pour la première fois Raoul-Le Chêne-L'Orage-Bootstrap-Lo Grand.

Cinq fois Georges Guingouin

Jaillissant

comme un bouquet de fleurs roses de bruyère

dit que les combats du maquis

sont un parfum

dont les arbres portent la verticalité

Les mille sources du Plateau

se mettent aussitôt à chanter

La Corrèze

La Creuse

La Vézère

et la Vienne

en sont la portée

avec comme clef :

- les vieilles hêtraies, les futaies ouvertes

- les couvertures des tourbières avec lesquelles s'abriter de l'intempérie

- les châtaigniers qui avaient plus d'une fois sauvé des familles de paysans de la famine

- la main de l'industrie qui se levait dans le paysage en signe de complicité

- les gorges où les ruisseaux crient la solitude de la pierre

- les traits d'eau dans les sous bois mousseux donnant naissance à des pactes secrets

- deux mille excavations qui disent encore les mines d'or
petits reliefs évocateurs des luttes des travailleurs que
recouvrent maintenant des friches boisées.

Les sources y sont tutoiement continu.

Le Limousin restera-t-il

la symétrie des pays de la Longue Marche

dont les troubadours médiévaux disaient déjà

qu'en lui

le moindre jardin

valait mieux que la richesse et l'argent

sur une autre terre

Ô Georges Guingouin

Avec ton nom multiplié en Raoul, (lo) Grand,

l'Orage, le Chêne, Bootstrap

les acacias des quatre rivières

élisent en quatre saisons ta présence

Le vent dans les arbres n'est-il point l'univers

qui parle ?

Pour le maquisard

le chêne de la Berbeyrolle était

le psalmiste, en chants de la nature,

dans lequel

s'agrandissait

une façon d'être sur terre

Qu'est-ce qu'un maquisard ?

une bouteille jetée à la mer

Le poème de Gatti "Les cinq noms de Résistance de Georges Guingouin" sera publié à l'automne aux éditions Le Bruit des Autres à Limoges.

Un matin glacial de janvier 1943, un ronronnement insolite de voiture à essence anima l'unique route aboutissant à mon village, un hameau d'une douzaine de fermes groupées à la cime d'une colline aux confins de la Haute-Vienne et de la Corrèze, désenclavé par son unique chemin vicinal montant et malaisé. En ce temps-là, deux mois après l'occupation de la zone sud par les nazis, les honnêtes gens voyageaient en gazo-gène, les docteurs même avaient équipé leurs voitures pour rouler au charbon de bois. Seules, la Gestapo, la milice et la flicaille du sinistre Pétain brûlaient l'essence.

Comme je chargeais un tombereau de fumier dans la cour, le véhicule indésirable stoppa à quelques pas ; pressentant une horrible visite, un frisson me parcourut le dos. A la vue d'un bipède aussi large que haut arrivant difficilement à s'extraire de la traction avant, une envie irrésistible de rire me saisit, envie instinctive, réflexe et non raisonnée à l'origine. Pot ! J'avais craint la Gestapo dont quatre bandits venaient d'enlever une semaine auparavant un jeune voisin assassiné en déportation et seule la flicaille de Pétain me visitait. L'inspecteur obèse, une boule suiffeuse narguant la famine générale, d'une voix gargouilleuse parvenant péniblement à sortir d'une accumulation graisseuse rappelant un cochon bien gras, me demanda la ferme paternelle. Je répondis par un ricanement, ayant décidé de contrefaire l'idiot ; cheveux rabattus jusqu'aux yeux, microcéphale à souhait, j'attendais ; quatre flics de Pétain, chaudement habillés et armés de 7,65, venaient perquisitionner dans la ferme de mon père qui, malgré une jambe de bois datant de l'autre guerre, n'avait jamais adhéré à la Légion des Combattants du sinistre nonagénaire dictateur. Pour se faire une idée de la méchanceté humaine, de la bestialité et du manque absolu d'éducation des sbires



- Cet amoncellement de fagots ne me dit rien de bon, déclara le commissaire Brunet. Déplace-moi ça, commanda le voyou en s'adressant à moi.

- Tu me payes combien ? répondis-je entre deux ricane-ments, avec une telle expression de haine qu'il en pâlit affreusement.

Je vis les deux mains de mon père se crispier sur la barre d'acier ; heureusement j'aperçus à ma portée un petit têtù destiné à assommer les cochons gras avant de les saigner. Pour l'inspecteur obèse, qu'il eût été impossible d'exécuter avec un instrument contondant à moins de lui imprimer une vitesse vertigineuse, car la nuque disparaissait derrière d'épais bourrelets graisseux, je disposais d'un petit 6,35 avec deux balles. J'avais depuis longtemps déjà repéré l'emplacement approximatif du nœud vital de Flourens sous cet amas suiffeux, et tenais déjà le pistolet avec ma main droite

dans la poche de veste. Pour mettre hors d'état de nuire les deux autres sbires de Pétain, je comptais sur ma force herculéenne et l'effet de surprise. Tout en ricanant, je mastiquais furieusement une plaquette de chewing-gum provenant d'un parachutage récent ; nous étions bien peu en France à mastiquer du chewing-gum à la date du 27 janvier 1943. Comme l'un des flics commençait à défaire les fagots, il me vint une idée atroce : et si ma balle ne part pas ? A vingt ans, cela fait quelque chose d'abattre quatre flics, atroce nécessité de la guerre, mais cela fait encore davantage d'envisager de finir sa vie dans un four crématoire. Quand ma mère aperçut la flicaille dans le hangar dangereux, elle se mit à hurler et jeta sur la boue noirâtre de la cour un sac de farine outrageusement blanche ; elle ne la regrettait pas, car les flics l'avaient marqué pour confiscation et, comme cela, au moins, les cochons en profiteraient en fouillant la boue avec leurs groins.

Ce geste sacrilège éloigna la flicaille scandalisée de la zone dangereuse ; cela leur

Perquisition

de l'ordre nouveau hitlérien, il faut avoir assisté à une perquisition policière sous le règne du fasciste Pétain.

Durant plus de trois heures d'investigations approfondies, je les suivis et ne cessait mon ricanement diabolique que le court instant nécessaire pour faire comprendre à mon père la présence dissimulée au fond d'un hangar, derrière deux rangées de fagots, d'un important stock de dynamite gommée. Ma mère connaissait le dépôt, mais lui l'ignorait, non qu'il l'aurait désapprouvé et interdit, au contraire, mais, ivrogne invétéré, il ne se serait certainement pas empêché de s'en vanter après boire.

A jeun, homme d'une intelligence remarquable, il réalisa instantanément tout le tragique de la situation : arrestation, chambre de tortures, poteau d'exécution ou, pour le minimum, déportation dans un camp d'extermination. Je le revois encore, mâchouillant une énorme chique dont le jus ordinaire lui dégoulinait sur la barbe et me répondant, après une bien courte réflexion : *Gardo toun calmé, lo pouodin yé, t'in gorontiché un !...*

D'un clin d'œil, il me désigna le bâton sur lequel il s'appuyait en traînant sa jambe de bois : c'était une barre d'acier servant habituellement pour forer des trous dans les terrains pierreux avant d'enfoncer les tuteurs soutenant les palissades. Effectivement, mon père suivait comme son ombre en boitant le commissaire de police limougeaud Brunet dirigeant la perquisition. Ils visitèrent caves, greniers, vidèrent tous les meubles, sondèrent les foins à plus de dix endroits avec des fourches, remuèrent des tas de paille, et arrivèrent au hangar contenant les explosifs en dernier lieu.

Je suivais de près le poussif inspecteur obèse en ricanant comme un dément.

sauva certainement la vie car j'étais animé d'une détermination implacable et mes deux balles utilisées plus tard partirent fort bien. La farine blanche formait dans la cour une grande tache blanche, où déjà les poules picoraient. Les flics sidérés, regardaient, n'en croyant pas leurs yeux. Ma mère jeta sur la farine les décorations et la Légion d'Honneur de mon père et poursuivit les sbires de Pétain armée d'un balai en les couvrant d'injures jusqu'à leur voiture. Un mois après, deux gendarmes vinrent la chercher pour l'emmener dans un camp de concentration du midi où elle resta deux mois ; ce fut le plus long voyage de sa vie. Tant que je vivrai, je serai poursuivi par un tenace remords en sens inverse : ne pas avoir fait justice à ces quatre voyous. Sur leur rapport, ils me portèrent déséquilibré, irresponsable, dégénéré, alcoolique et chiqueur de tabac enragé ; ils ne pensèrent pas au chewing-gum. Cet excellent rapport retarda mon arrestation de plusieurs mois.

HENRI NANOT

Ce texte écrit après la guerre par Henri Nanot a été publié en 1957 dans la revue d'André Breton *Le surréalisme* même. René Rougerie, le biographe de Nanot commente : "Derrière le combattant il y a l'écrivain qui brosse un tableau de violence et de grotesque : une légion d'honneur jetée dans la boue sur un blanc de farine offerte en une période de pénurie aux cochons ! Il y a aussi ce silence, puis ces cris de paysans jouant avec dignité leur vie face à des policiers odieux et ridicules. Tout cela à un côté enraciné dans la terre, mais aussi quelque peu surréel. On comprend que Breton ait été séduit par ce texte qui est autre chose que de la littérature et qui est plus qu'un témoignage"

Fils de paysans, Henri Nanot est né en 1921 à La Porcherie en Haute-Vienne. Très vite politisé, il s'enthousiasme pour les Soviets, adhère au parti socialiste et s'engage dans l'armée en devançant l'appel. Démobilisé en 1940 il ne retiendra de positif de sa période militaire que sa rencontre à Poitiers avec un infirmier avec lequel il partage son amour de Baudelaire et qui n'est autre que... André Breton, qui après guerre le mettra en contact avec Jehan Mayoux (voir IPNS n°10).

De retour en Limousin il s'engage dans les maquis de Guingouin, période qu'il racontera dans un livre intitulé *Scènes de la vie du maquis* ou dans quelques autres textes comme cette *Perquisition* que nous republions aujourd'hui. Puis il reprendra son activité d'agriculteur, à Meilhards en Corrèze, se marie, donne naissance à un fils tout en restant fortement engagé contre les choses qui le révoltent. Ainsi de la guerre d'Algérie contre laquelle il affiche sa radicale opposition. Du coup, il apparaît comme le coupable idéal des attentats de 1957 qui visent à Masseret, commune voisine, le sénateur Marcel Champeix alors secrétaire d'état aux affaires algériennes. Condamné à cinq ans de prison malgré ses continuelles dénégations, brutalisé lors des interrogatoires, son innocence niée, il sombre dans la folie et meurt en 1962, le jour même de sa libération définitive.

Sur cet itinéraire rebelle et vaincu, on peut lire le livre de René Rougerie *Henri Nanot, un amour fou de liberté* (éditions Souny, 1988) dans lequel on trouve quelques extraits des *Scènes de la vie du maquis*.

La Ville Noire

Un livre de Nicolas Bouchard, Edition Culture et Patrimoine en Limousin



"La Ville Noire" de Nicolas Bouchard est un roman "poupée russe" où se mêlent une fresque urbaine, celle du Limoges des années 1900, une intrigue machiavélique à vous glacer le sang et une description sociale et politique de l'époque fort instructive. Donc Limoges en 1900, avec le quartier de la Boucherie, les bords de Vienne, la place du 14 juillet, l'hôtel de ville, la gare, les industries de la porcelaine et quelques rues et monuments bien brossés. Ensuite une intrigue, genre Gaston Leroux mais plus "hard". Augustine, toute jeune institutrice est l'héroïne, mais chut !, suspense oblige... Enfin un arrière fond politique, celui des quelques années qui devancèrent la création de la CGT. Conditions sociales désastreuses dans les usines de porcelaines, manque d'hygiène, travail des enfants.

Prostitution dans des quartiers sordides. Poids des grandes confréries, bourgeoisie toute puissante et bien pensante, femmes sous tutelles... La guerre de 1870 est encore dans toutes les têtes : seules trente années nous en séparent. Une tension palpable, une situation toujours à la limite de la révolte. Quelques hommes politiques de l'époque montrent leur bout de nez... Le fil qui nous relie au passé est bien là. En défilant à Limoges, ces derniers jours de mars aux côtés des 35 autres milles personnes anti-CPE, je repensais au livre de Nicolas Bouchard. Je relevais la tête à gauche, à droite et observais les plus vieux bâtiments que longeait le cortège. Un peu plus de cent ans nous séparaient de l'intrigue du roman. Qu'est-ce qui avait bien pu changer ? Beaucoup de choses assurément, mais à bien regarder les pancartes des étudiants, les revendications des salariés, c'était toujours ce combat pour une vie meilleure, plus juste, moins précaire, plus humaine et généreuse qui était attendu là bas et encore revendiqué ici. Le temps, cet élastique si curieux... Bonne lecture !

OLIVIER DAVIGO

Les Chroniques d'Aubos

Le dernier livre de Laurent Bourdelas rassemble des textes courts qui, pour la plupart, sont inspirés par le Limousin. On y retrouve le plateau et en particulier Pigerolles (voir IPNS n°14), mais aussi une balade poétique et personnelle sur une partition originale de la carte IGN 2032 est - Pierre Buffière, qui est celle de l'endroit où vit l'auteur. Parmi ces textes, nous avons relevé, sous le titre "Vélocipède", en écho avec les deux pages précédentes de ce numéro d'IPNS, l'évocation d'un fait de résistance, dont la conclusion empruntée à Louis Guilloux vaut pour tous les temps et tous les lieux.

Vélocipède



Le 4 juin 1944, les cyclistes du tour de la Haute-Vienne musardaient sur le bitume à travers les prairies et les bois de châtaigniers. C'était incongru, juste avant le débarquement, dans la France occupée, ces types qui préféraient le vélo, et ils étaient *acochats* - pressés, comme on disait alors. Pressés de quoi ? De gagner ou de se distraire ? De faire comme si de rien n'était, d'oublier les uniformes vert-de-gris qui sillonnaient la région juste avant Oradour ? Au cinéma, ma grand-mère Rose s'était

emportée avec violence contre un officier allemand qui avait fait tomber sa fille de quatre ans dans une travée obscure, elle avait eu de la chance : il s'était excusé. Dans la chaleur du printemps, ils serraient les guidons et se jaugeaient du regard, sans un coup d'œil vers les fleurs mauves des talus. Quelques vaches s'étonnaient de la course des bicyclettes et des geais s'envolaient des lisières sur leur passage. Derrière les vélos suivaient des voitures à essence ou gazogène avec des gars vociférant des encouragements par les fenê-

très ouvertes. A la Croisille - qui porte si bien son nom : la croisée des chemins, c'est-à-dire, en somme l'endroit où il faut choisir sa direction -, la course fut interrompue par les maquisards, des hommes qui étaient engagés dans une autre course, bien plus vitale, celle contre la barbarie. Ils s'empa-

rèrent des bicyclettes, des boyaux de rechange, des lunettes, et des huit voitures puis dispara-

rent.

Je ne sais pas ce qu'il advint des coureurs : je les imagine regagnant Limoges dans des chars à banc, à pied comme une armée en déroute, ou par le train chaotique et enfumé, tandis que les résistants se réjouissaient d'un aussi beau et utile butin dans les fermes isolées des alentours du Mont Gargan. Quatre années avant la guerre, dans "Le Sang noir", Louis Guilloux avait écrit que "la vie, c'est ce dont on s'empare".

LAURENT BOURDELAS

Ce texte est extrait du dernier livre de Laurent Bourdelas : Les chroniques d'Aubos.

IPNS . JE M'ABONNE

Nom _____
Adresse _____

Abonnement pour 1 an (4 numéros) à partir du n°...

☐ Abonnement ordinaire 12 Euros ☐ Abonnement de soutien 15 Euros ou +

BON A RETOURNER A IPNS 23340 FAUX-LA-MONTAGNE



Un abonnement participe au développement durable !

Agenda

Quelques rendez-vous sélectionnés...



Rendez-vous sur un plateau

Organisée par l'association Pays Sage la deuxième édition des "Rendez-vous sur un plateau" se déroulera samedi 29 et dimanche 30 avril à Felletin et à Gioux. Porte ouverte sur les hommes, les activités et les innovations, cette manifestation proposera de découvrir les dernières technologies du web et une exploitation ovine misant sur la diversification.

Samedi 29 avril : Les technologies Internet au service du plateau à partir de 14h salle Tibord du Chalard à Felletin. Le soir projection du film de Télé Millevaches "Bâtisseurs de possible".

Dimanche 30 avril à Gioux, village de la Pouge, RV à 10h pour la visite de l'élevage ovin de race limousine de Catherine, Hubert et Guillaume Couturier. La visite se terminera par un repas de grillades à la ferme puis, à 15h, d'un spectacle jeune public : "Loup y es-tu ?" à la salle des fêtes de Gioux.

Renseignements : 05 55 67 88 34 ou pays.sage@wanadoo.fr

Une semaine de cinéma autour du Front Populaire

1936-2006 : Pour les 70 ans du Front Populaire, l'association "Autour du premier mai" et Peuple et Culture Corrèze proposent une programmation cinématographique en lien avec cette période un peu mythique dont on retient les images joyeuses de grèves, d'occupations d'usine et de congés payés.

Au programme quelques grands classiques du cinéma comme *La Marseillaise*, *Le crime de Monsieur Lange* et *La bête humaine* de Jean Renoir, *Le temps des cerises* de Jean Paul Le Chanois, ou encore le célèbre *La vie est à nous*, réalisé collectivement en 1936 par une équipe d'ouvriers, d'artistes et de techniciens sous la direction de Jean Renoir. Beaucoup de documentaires aussi, de l'époque ou d'aujourd'hui. Quelques perles annoncées comme *L'Espagne vivra*, film manifeste signé Cartier-Bresson (1939), *Le défilé des 500 000 manifestants à la porte de Vincennes le 14 juillet 1935*, film collectif et anonyme de 10 minutes qui relate cette manifestation qui constitua l'acte de naissance du Front Populaire.

Citons enfin le premier et unique numéro du *Magazine Populaire* : durant l'été 1938 naquit l'idée de réaliser un magazine d'actualités populaires qui n'eut pas de suite. Dans cet unique numéro de courts sujets sont présentés comme : la foule parisienne fête le 14 juillet ; les paysans de France au travail ; Paris, pour la défense des 40 heures.

Tout cela se passe à Tulle, mais vaut bien le déplacement.

Programme complet au 05 55 26 32 25.

Université Populaire

Depuis octobre 2003, à l'initiative du Cercle Condorcet, de la Ligue de l'enseignement et de la FOL, il existe en Creuse une Université Populaire. Celle-ci se veut le lieu d'un débat d'idées, un lieu d'échanges et de réflexion, gratuit et ouvert à tous. Parmi les conférences-débats annoncées citons une présentation du "Parc aux Loups de la forêt de Chabrières, de la conception à la réalisation" le mardi 9 mai et un cycle de conférences sur l'Afrique :

"Quel avenir pour l'Afrique ? Culture et économie à partir d'exemples concrets", le mardi 20 juin à Guéret, par Jean Michel Borthéirre.

"Terres d'Afrique : céramiques et sculptures en Afrique de l'Ouest", le mardi 27 juin à Guéret, par Brigitte Kowalski, spécialiste de l'art africain, qui donnera également une conférence le mardi 4 juillet à Chéniers sur les architectures africaines en terre.

Renseignements : Delphine Bonnin (FOL 23) 05 55 61 44 10 - culturefol23@wanadoo.fr

Les 24 heures de bals folk en Limousin

Une véritable performance ! Jugez-en : du samedi 3 juin à 18h au lendemain 4 juin, même heure, douze groupes de musiques traditionnelles vous invitent à danser pendant 24 heures non-stop sur un répertoire varié de France, d'Irlande, de Louisiane, du Québec... "On achève bien les chevaux" version limousine !

Lieu : Domaine du Mialaret à Neuvic en Corrèze.

Renseignements : Association Rhapsode au 05 55 95 34 49.

Des plantes et des hommes

Dimanche 11 juin à Meymac, au domaine du Lac (sur la

route de Saint Angel), aura lieu la fête des plantes, de 10h à 18h. Seront proposés des espaces d'échanges de savoir-faire et de vente où seront présents à la fois des professionnels du jardin (pépiniéristes, horticulteurs...) et des associations et établissements. "Les plantes sont les symboles de nos rêves et de nos espoirs, de nos amours et nos peines. Elles agrémentent et ornent nos vies par leur diversité, la beauté de leurs feuillages et leurs floraisons". L'occasion de visiter aussi le très beau jardin artistique du domaine du Lac.

Renseignements : Association Entrelacs 05 55 95 29 23.

Signalons également le même jour, à Limoges au Lac d'Uzurat la foire bio-écologique "Coccinelles et compagnie" qui a pour thème cette année : le jardinage bio.

Renseignements : 05 55 06 46 20 - gablim@wanadoo.fr



Un petit coup de Blues

Vendredi 12 mai à 21h les amateurs de blues pourront se régaler à la Chéridoine avec la prestation du groupe Bulldog Gravy d'Aix en Provence, lauréat du tremplin Blues sur Seine 2004 et prix spécial du festival Blues Passions de Cognac. Six musiciens (guitares, mandoline, contrebasse, batterie, junkyard percussions et harmonica) pour "une musique d'une grande liberté, un blues réinventé qui se consomme sans modération et se vit comme une fête".

On profite de cette annonce pour signaler que le théâtre la Chéridoine vous tient désormais au courant de toutes ses manifestations en éditant régulièrement un "journal de bord" de la compagnie et de ses spectateurs. Ce bulletin s'appelle : Ô Khelidon (L'Hirondelle).

Contact au 05 55 72 55 84.

Bonne Pioche ! ne sait pas ne pas jouer

Pour jouer et rencontrer des amis autour des jeux une seule adresse : l'association Bonne Pioche ! Voici ses prochains rendez-vous :

Vendredi 19 mai à 20h à la Grange à foin de Contrechamps à Trasrieux de Saint Julien le Petit (87).

Samedi 20 mai à Faux la Montagne : c'est le jour de la fête nationale du Jeu. Début des réjouissances pour les petits et les grands dès la fin de matinée jusque tard dans la nuit avec des apéros, des tournois et des surprises tous plus ludiques les uns que les autres... et vers minuit l'arrivée des incontournables Loups-garous de Thiercelieux.

Vendredi 16 juin dans les locaux de VASI Jeunes à la Forêt Belleville, à Vidallat (23).

Renseignements : Laurent Fayard au 05 55 67 96 37.

Orgues en Marche

Démonstrations, improvisations, visites et concerts sont au programme d'"Orgues en Marche" qui veut faire découvrir d'avril à décembre 2006 les orgues remarquables du département de la Creuse. Parmi les rendez-vous notons le jeudi 25 mai à 17h un concert dans l'église de Bourgneuf. L'orgue de Bourgneuf est l'instrument historique le plus ancien de notre région (vers 1820-1830). Après plus de dix ans de restauration sa sonorité, issue d'une habile combinaison de tuyauteries originales et reconstruites à l'identique, est très typée, douce, ronde et puissante. Elle permet de jouer un large répertoire, principalement de style français, allant du XVIème jusqu'au XXème siècle.

Renseignements : ADIAM Creuse 05 44 30 24 55 ou Office de tourisme de Bourgneuf au 05 55 64 12 20.

Un repère de "Là-bas si j'y suis"

Depuis le début de l'année un nouveau repère de l'émission "Là-bas si j'y suis" (de Daniel Mermet, sur France Inter, en semaine de 17h à 18h) est ouvert en Creuse. Il a lieu tous les premiers vendredis du mois au bar "L'heure creuse" de Lupersat à 19h30. Pour débattre de thèmes d'actualité et provoquer de nouvelles rencontres et s'apercevoir de la diversité du public de Mermet !

Renseignements : 05 55 67 67 44.

Salon de la revue francophone à Limoges

Du vendredi 16 au dimanche 18 juin la revue *L'indiscible frontière* propose avec le soutien de la ville de Limoges le premier salon de la revue francophone à Limoges au pavillon du Verdurier, place Saint Pierre.

Il s'agira d'un week-end consacré à ces revues qui constituent dans leur diversité, un véritable laboratoire de l'écriture aujourd'hui, qu'elle soit d'un lyrisme réinventé ou plus avant-gardiste, ainsi qu'un lieu de critique et de réflexion indépendant - le tout échappant volontairement à une économie qui serait purement mercantile, à une époque où les maisons d'édition appartiennent à des grands groupes et où certains écrivains sont "lancés" comme des barils de lessive. C'est pourquoi IPNS y sera aussi présent.

Outre les stands des revues et des librairies, il y aura des lectures tout au long de ce salon qui se veut convivial et dont l'entrée est gratuite.

Contact : laurent.bourdela2@wanadoo.fr

Un théâtre itinérant sur le plateau

C'est une aventure hors du commun. La troupe du théâtre de l'Etreinte est partie de Barcelone le 1er avril et se rend à pied à Bruxelles où elle arrivera le 18 juin, en s'arrêtant presque chaque jour pour présenter son spectacle : "Confusion". Trois pays, 80 communes, 17 départements, 8 régions, 60 représentations et 2000 km à pied...

Le spectacle sous titré "la légende de l'étoile" a été écrit par Philippe Fenwick, mis en scène par William Mesguich et joué par sept comédiens, en plein air si le temps le permet.

Sur le plateau plusieurs haltes sont prévues en Corrèze et en Creuse :

A Saint-Yrieix le Déjalat le 4 mai.

A Perols sur Vézère le 5 mai.

A Faux la Montagne le 6 mai.

A Saint Marc à Frongier le 7 mai.

Les représentations sont gratuites ou en libre participation.

Renseignements sur le site de la compagnie : www.theatre-etreinte.com



Camp " ressource / énergie "

Le MRJC (Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne) propose aux jeunes de 16 à 18 ans un camp sur le thème des énergies renouvelables et de l'éco-construction du 25 au 31 Août 2006 à La Forêt-Belleville (Vidallat- 23).

Où comment découvrir et imaginer d'autres façons de consommer, construire, d'autres modes de vie en partant de la ressource locale.

Cette proposition va dans le sens de réflexions et d'actions déjà présentes à la Forêt-Belleville, autour des énergies renouvelables / saines et de l'auto-éco-construction. Nous imaginons pour ce camp du chantier, des visites d'expérience, des temps d'échanges, et ce qu'il faut pour se balader et se détendre.

Contacts : MRJC Creuse 2, rue des marronniers 23000 Guéret 05 55 41 77 50 mrjccreuse23@aol.com

Rejoignez-nous pour un chantier d'été convivial et riche de sens !

Contrechamps est une association agissant pour le développement local, située au cœur du Limousin. Elle est locataire (pour 99 ans) d'une ferme fortifiée datée du 17ème siècle dont elle rénove la Grange à Foin, afin d'en faire une salle de spectacle et d'activités diverses. A moyen terme, elle a pour but la rénovation de l'ensemble des bâtiments pour en faire un lieu d'accueil et d'hébergement.

Contrechamps vous invite à participer à son 5ème chantier de bénévoles qui aura lieu cet été du 31 juillet au 12 août 2006, il est ouvert à tous : aux jeunes, aux moins jeunes, aux familles, aux gens du coin comme aux gens d'ailleurs...

Matin : 4 heures de chantier par jour

Après midi et soirée : temps de découverte de la région (son paysage, son histoire, ses habitants, leurs engagements dans la dynamique locale, sa vie culturelle,...) ; temps de loisirs, détente, festivités.

L'hébergement se fera en camping sur le site (au cœur d'un domaine agricole en polyculture élevage conduit en agriculture biologique, le GAEC Champs Libres) où convivialité et bons petits plats (à base de produits locaux de qualité) seront au rendez-vous

Pour tous renseignements et programmes détaillés : Association Contrechamps Trasrieux 87 460 St Julien le Petit Tel. : 05.55.69.13.18 E-Mail : assocontrechamps@wanadoo.fr

Foire aux énergies

Le 17 juin 2006 de 10 h à 22 h ... ou plus au Villard 23460 Royère de Vassivière

Comment mieux faire des économies d'énergie pour nos écologes ?

On en parle sans cesse au coin du feu, mais on a bien du mal à s'y mettre. On papillonne, on balbutie. Passons à l'acte! essayons d'avancer ensemble en une journée conviviale. Des stands, des expositions, et surtout des expériences et des ateliers autour de réalisations concrètes et de mini chantiers.

Petite restauration : fromages de chèvres, pain de campagne..., animation enfants et on termine la journée en musique !

Cette journée sera une démarche commune, toutes les connaissances et toutes les informations techniques que vous possédez pourront donner lieu à des échanges fructueux. Faites nous connaître vos réalisations, vos trucs et astuces.

Pour tous renseignements et programme

Association les Plateaux Limousins 05 55 64 70 53

L'écrivain Pierre Bergounioux est un habitué du plateau, de ses ruisseaux et rivières. L'auteur de *Miette* ou de *La bête famarimeuse* vient de publier aux éditions Verdier son Journal des années 1980 sous le titre *Carnet de Notes*. Sur 950 pages on suit de 1980 à 1990 un homme à la vie coupée entre la banlieue de Paris où il enseigne et le Limousin dans lequel il vient se ressourcer avec le sentiment ambivalent d'un retour bénéfique aux sources (au sens propre comme au sens figuré) et d'un retour dans un passé et un monde limités, qu'à 17 ans il a définitivement quitté pour pouvoir chercher dans les lumières de la ville et des livres quelques explications aux raisons qui l'ont jeté un jour de 1949 sur cette terre.

Nous proposons ci-dessous quelques extraits de ce *Carnet de notes*, qui devraient réjouir à la fois ceux qui aiment la littérature et ceux qui aiment et pratiquent la pêche, ou les deux à la fois, comme Pierre Bergounioux lui-même.

PÊCHES SUBTILES

Mardi 24 juillet 1984

(...) Je monte sur la Corrèze, que je n'avais pas encore pêchée, cette année. Je me gare près du pont, m'appuie au parapet pour inspecter l'eau. J'aperçois un ou deux gobages. Le ciel est couvert. Il fait frais. Je descends d'une centaine de mètres, où le ruisseau dévale brutalement parmi les rochers. Ça commence mal. La mouche se prend dans les fougères et les genêts qui coiffent les pierres ou bien dérive dans les étranglements. J'ai presque perdu espoir. C'est que je dois toujours briser le maléfice de ces eaux torrentielles, acides, étroites et glacées, que j'ai découvertes tard, déjà, dans ma vie et qui ne ressemblent en rien à celles que j'avais fréquentées depuis la prime enfance, vastes et lentes, en plaine, aux confins du Quercy. Il me semble que si je parviens à prendre aussitôt une truite, d'autres lui succéderont parce que j'aurai montré à l'esprit du lieu combien ma prudence et mon zèle sont grands, dignes d'être récompensés. C'est à vingt pas en aval du pont que j'obtiens un demi-succès. Je ferre un poisson par dessus une

diguette de galets mais je lui laisse un peu de mou, dont il profite pour s'échapper. Je mène l'assaut contre le poste suivant et ramène la première Fario. Je passe sous le pont, suis tenté de dépasser le long plat qui commence, de l'autre côté. Il n'y a pas vingt centimètres d'une eau lisse et lente. Mais quoi ! C'est la chasse qui compte, pas la prise. Je commence par accrocher un genêt penché, avance un peu, relance et suscite, coup sur coup, deux attaques bruyantes, de celles que mènent les grosses arc-en-ciel dont j'ai tiré quelques spécimens dans la Dadalouze. La plus grande précision s'impose. Je me place contre la berge, bien ancré sur le fond de vase et de sable. Je pique tout près, à six mètres, la première grosse truite aux flancs argentés, rouges, recommence, ferre un autre très fort poisson qui me prend de la soie. Je pompe, le vois venir à moi, fuseau sombre, repartir quand il m'aperçoit, jeter une lueur pourpre. Je le noie. Il a la queue hors de l'eau quand je provoque les dieux, murmure : "il ne faut pas que je le perde". Et dans la seconde, ma grosse truite se décroche et disparaît. Je peste ce qu'il faut avant de me rappeler que l'important était de disputer la partie ensemble. D'ailleurs, cinq pas plus loin, une autre a pris la mouche et finit dans mon panier après une lutte sauvage et courte. Je remonte lentement, sans un bruit, sans la troubler aucunement, la lente coulée, comme un miroir sous le ciel qui se décolore. Je fais trois autres Fario sur des lancers de quinze mètres. (...)

Mercredi 25 juillet 1984

De nouveau sur la Corrèze, à neuf heures et demie du matin, contre toutes mes habitudes. Je me hâte. Je sais combien sont rares les heures que j'aurai données à la pêche à la mouche artificielle, sur les eaux d'altitude, en juillet. Je ne dois pas mettre plus de deux minutes pour enfiler les chaussons, les bottes, graisser la soie, paraffiner la mouche, enfiler le gilet, ceindre le panier, fermer la voiture et descendre dans le ruisseau. Un rayon de soleil perce, par instants, le voile blanchâtre. Le vieux sortilège pèse, intact, sur cette nouvelle partie. L'eau est trop basse, trop claire. Il est trop tôt ou trop tard. Le genêt - le même qu'hier - prend, comme hier, ma mouche au passage et s'incline ironiquement. Mais j'ai vu, tout près, un remous. Et juste avant, j'ai pris, sous le pont, une Fario, celle, peut-être, qui s'était décrochée, hier. Je m'avance, un peu incrédule, dans le plat et soudain, la première grosse truite - une allogène - combat au bout du fil. J'ai vu son ventre pourpre, ses reflets d'argent. Comme l'encaissement diminue, en avançant, que la végétation s'écarte, je tente des lancers plus longs. Ma mouche coule mais j'ai vu le sillage d'une trui-

te en direction du point de chute. Pendant un centième de seconde, j'éprouve un grand désarroi. Va-t-elle prendre, a-t-elle déjà pris ? Tout se passe sous la surface. Je ne distingue rien qu'un remous, patiente pendant l'infime fraction de seconde supplémentaire qu'il faut aux arc-en-ciel, moins vives que les Fario, pour prendre, ferre et ressens la lourde secousse. Je devine de l'argent, du carmin. C'est un gros poisson, qui m'oppose une défense brutale, tout en coups de tête, et je m'efforce, de mon côté, d'arrondir les angles. Plutôt que de tirer à moi, je le laisse fuir, canne haute, de sorte que sa tête finit par venir crever la surface. L'affaire dure.

Enfin, il est là, très long, très large, avec ses flancs violets, ses passées rouges, sur l'abdomen. J'essaie de lui pincer la mâchoire inférieure entre le pouce et l'index et ne réussis qu'à déclencher une gigue endiablée qui pourrait bien me le faire perdre. J'attends qu'il se soit immobilisé, le tire avec précaution de l'eau et le jette dans la bruyère. Après, adossé à la berge verticale, je laisse le temps passer, ma joie retomber un peu. Je continue, toujours lan-

çant loin sur se précipiter sur la mouche qui glissait au milieu du ruisseau. Ensuite, série de ratés très rageants, incompréhensibles, à dix pas, au pied d'un herbier. Puis le maléfice s'évanouit et j'amène trois Farions de plus. (...)

Dimanche 5 août 1984

(...) Vers six heures, j'emmène Jean avec moi, sur le plateau. Il a si souvent demandé à me suivre à la pêche ! Mais le site est sauvage, éprouvante la pêche au fouet et j'avais refusé, jusqu'ici. Nous partons sous un ciel menaçant. Des nuages pareils à des fumées courent sur les hauteurs. Nous poussons jusqu'à la Corrèze, dans le vallon. Au premier lancer, sur le plat - je voulais montrer à Jean comment on lance -, je pique une grosse arc-en-ciel à laquelle je livre un combat dans les règles. Je tends la canne vibrante au petit, attire son attention sur les phases successives de l'affaire, sur la livrée tachetée de la truite au ventre rouge. Un peu plus tard sous les branches d'un petit aulne, j'amène une classique Fario. Une averse nous oblige à chercher refuge sous un grand chêne, au fond d'un pré, dans le tournant de la rivière. Je recommence à pêcher sous les dernières gouttes, pique trois autres poissons que je dépose l'un après l'autre aux pieds de Jean, stoïque, enthousiaste, qui m'accompagne sur la rive. Il est si frêle, encore. Mais le temps viendra. Il grandira et j'aurai vieilli.

EXTRAITS DE CARNET DE NOTES, 1980-1990, EDITIONS VERDIER.

Rendez-vous

Pierre Bergounioux sera cet été l'un des invités du festival Folie ! Les mots de Faux la Montagne. Vous pourrez l'y rencontrer une des trois journées que dure cette manifestation du 23 au 25 juillet 2006.

Pour le programme précis renseignements le moment venu au 05 55 67 94 66.